

LA GUERRE ILLUSTRÉE

(Du 20 au 26 janvier 1917 : 16 pages de texte et de photographies)

HUITIÈME ANNÉE. — N° 2266.

LE NUMÉRO : 10 CENTIMES. — ÉTRANGER : 20 CENTIMES

Dimanche 28 janvier 1917.

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1^{er} ou du 16 de chaque mois)
France. — Un an, 35 fr. 6 mois, 18 fr. 3 mois, 10 fr.
Étranger. — Un an, 70 fr. 6 mois, 36 fr. 3 mois, 20 fr.
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Administration : 83, Champs-Élysées, Paris
Téléphone : Wagram 57-44 et 57-45

Rédaction : 20, rue d'Enghien, Paris
Téléphone : Gut. 02.73 - 02.75 et 15.00
Adresse télégraphique : EXCEL-PARIS



LE GENERAL ILIESCO,

de l'entrée en guerre de la Roumanie, était sous-chef d'état-major général, vient d'arriver à Paris

Reçu hier matin au ministère de la Guerre par le général Lyautey, le général

Iliesco se rendra aujourd'hui chez M. Briand, président du Conseil. Ce portrait a été fait hier matin.

— Le général Iliesco, qui, lors

A bâtons rompus

Pour se conformer à l'ordonnance de M. Herriot, notre grand officier de bouche national, l'Académie s'est contentée l'autre jour de deux plats, mais assez copieux pour satisfaire les plus gourmands. Oserai-je le dire pourtant ? Malgré la finesse pétillante de M. Henri de Régner et la finesse discrète de M. de La Gorce, il m'a semblé, en les lisant, que je mangeais de la viande frigorifiée, ou plutôt de la viande fossile. L'un a parlé d'un certain Louis-Philippe, et l'autre d'un appelé Napoléon III. Je crois bien avoir entendu prononcer ces noms-là autrefois. Mais nous avons assisté à tant de choses depuis le 1^{er} août 1914 que je ne suis pas sûr que ces souvenirs ne me soient pas restés d'un cours de paléontologie. Louis-Philippe sent le quaternaire et Napoléon III le crétacé. Quand on me parle de l'un, c'est comme si l'on me servait une côtelette d'ichtyosaure, et l'autre me fait penser à un cuissot de mammoth. Bref, MM. de Régner et de La Gorce m'ont paru jouer la fameuse Farce du Cuvier, où l'on voyait ce grand naturaliste reconstituer un animal inconnu, au moyen d'un fragment de cubitus trouvé en creusant un puits.

Tous deux, d'ailleurs, ont congruement loué un nommé Thureau-Dangin, lequel semble bien peu d'actualité, en une époque où l'on fabrique tant d'engins qui, pour n'être pas de l'Académie, n'en tuent pas moins le plus galamment du monde.

Vous me direz qu'il est beau, dans la saison troublée que nous traversons, de voir des messieurs, et même des dames, se réunir sous une coupole en forme de casque de poilu, à seule fin de s'occuper du plus lointain passé.

Je suivrai donc leur exemple, et, évoquant un passé beaucoup plus récent, je rappellerai que, peu d'années avant la guerre, des hommes qui prétendaient au beau titre de gourmet avaient lancé la ligue des « Deux plats », affirmant que limiter son repas à deux plats est la seule façon de bien manger.

Ce seul souvenir m'empêchera d'élever aucune protestation contre le décret alimentaire de M. Herriot, et je n'aurai même pas besoin de songer aux hôtes de la tranchée pour accepter sans amertume la nécessité de faire mon choix entre un maximum de neuf plats. J'ai toujours eu horreur des cartes de restaurant qui ressemblent à un dictionnaire ; pendant qu'on essaie de se reconnaître dans cette énumération de mets aux litres rébarbatifs, le maître d'hôtel vous glisse discrètement à l'oreille le nom du plat du jour en ajoutant :

— Je vous le recommande, il est excellent !

Et comme vous êtes absolument ahuri par votre lecture, vous vous laissez tenter par ce Méphisto à serviette sous le bras, de sorte que vous finissez par manger sous le nom d'*Irish stew* ou de *goulache belge* une horrible ratatouille que, chez vous, vous jetteriez à la tête de votre cuisinière en lui demandant si les Boches la paient pour vous empoisonner.

Il est remarquable, en effet, que si, depuis quelques années, les prix des restaurants, grands ou petits, ont considérablement augmenté tandis que les portions diminuaient d'autant, la qualité de la cuisine a été littéralement réduite à zéro.

Le décret de M. Herriot serait donc à ranger parmi les nombreux bienfaits que nous a apportés la guerre s'il était complété par un tout petit article ainsi conçu :

« Article 4. — Chacun des neuf plats annoncés sur la carte devra être excellent. En cas de contravention, le patron, les maîtres d'hôtel et les cuisiniers seront immédiatement rappelés sous les drapeaux sans passer aucune visite. Quant à la caissière, elle sera chargée d'aller faire la queue pour avoir du charbon. »

Car c'est une vérité reconnue depuis M. de La Palisse que pour faire un dîner fin mieux vaut deux plats qui soient bons qu'un seul mauvais.

— Mais, demandera-t-on, comment reconnaître qu'un plat est excellent ou non ? Puisque, tout doucement, on tend de plus en plus à militariser les civils, il n'y a qu'à appliquer aux restaurants parisiens le système employé dans les régiments. Tel un colonel allant goûter la soupe de ses poilus, M. Herriot ira cha-

que jour goûter les aliments offerts à la clientèle par nos modernes Ramponneau. Et cela fournira de jolis sujets aux photographes d'Excelsior.

1^{er} M. Herriot, ministre du Ravitaillement, goûtant le bœuf gros sel dans un restaurant des Champs-Élysées ;

2^e Le même, goûtant la poularde truffée dans un Bouillon Godefroy.

On a remarqué que, dans son décret, M. Herriot ne paraît pas s'être occupé des gros appétits. Personne ne pourra avoir plus de deux plats. Mais on aura toujours la ressource de faire comme au lycée, lorsqu'on n'hésitait pas à vendre son plat de lentilles pour trois billes ou inversement. On dira au voisin dyspeptique, qu'on verra se contenter d'un œuf à la coque :

— Demandez un plat de viande pour moi : je vous raconterai ce qui s'est passé au dernier Comité secret.

Paul DOLLFUS.

Ce que l'on dit

En attendant...

Mon héroïque ami Achille Guerrier s'est fait réformer pour obésité. Avant la guerre, il ne pesait encore que quatre-vingt-seize kilos. Mais les nouveaux règlements militaires ayant décidé l'enrôlement de tous les citoyens en âge de porter les armes qui n'en accusent pas cent, exactement, à la balance, il a mangé, mangé, mangé courageusement jusqu'à ce qu'il ait atteint ses deux cents livres.

Aujourd'hui, sa grande préoccupation, par crainte d'une nouvelle convocation des bureaux recruteurs, est de conserver son poids. Il continue donc le manger religieusement, le plus qu'il peut. C'est dire que la loi draconienne « des deux plats » l'inquiète vivement. Toutefois, il a l'espoir de s'en tirer.

Il s'est rendu à son restaurant habituel, a consulté la carte, et a commandé négligemment :

— Une morue aux pommes, pour trois. Un gigot le mouton aux saisons, pour trois !

Et pareillement pour les hors-d'œuvre, et le dessert.

— Monsieur attend du monde ? a demandé le garçon.

— Je l'espère ! a répondu le bouillant Achille. Mes amis ne sont pas encore là... mais pour les attendre, attaquons les hors-d'œuvre.

Après les hors-d'œuvre, il attaqua la morue aux pommes pour trois, avec une égale intrépidité et en vint à bout.

— Maintenant, dit-il, au gigot !

Ses yeux brillaient d'une noble fierté ; mais une certaine agitation se remarqua parmi le personnel du restaurant.

— Monsieur, finit par dire le patron, qui arriva à la serviette sous le bras, vous êtes seul ?

— Tiens, fit le bouillant Achille, jetant autour de lui un regard circulaire, c'est vrai !

— Monsieur sait, continua le patron angoissé, que je ne puis lui servir que deux plats ?

— Je le sais, répondit Achille, mais vous ne pouvez pas m'empêcher d'avoir des amis. Du moins, je pourrais en avoir. Faites comme si j'en avais. Le patron hésitait toujours.

— Et puis, conclut Achille, elle me condamne à deux plats seulement, votre loi cruelle, mais elle n'a pas limité le nombre des portions. J'ai le droit de consommer autant de portions du même plat que je veux !

Les personnes jouissant d'un gros appétit peuvent user de ce procédé ; mais il est coûteux.

Pierre MILLE.

Ainsi donc, hier matin, samedi 27 janvier 1917, les drapeaux des taxis ont cessé d'être rouge uniforme et se sont modifiés en rouge et blanc. Ce pavoisement nouveau égaiera (?) nos rues jusqu'à la fin des hostilités.

D'une première et rapide enquête, il résulte que les chauffeurs n'ont constaté, comme conséquence de ce soudain changement de couleur, qu'une très légère diminution de leurs affaires. Mais certains croient que le froid est cause de ce presque statu quo et appréhendent d'être un peu boudés par le public, — car, on le sait, les tarifs sont plus élevés — sitôt que prendront fin les frimas.

Un seul a trouvé le moyen, grâce à son drapeau nouveau genre, de faire une course... à blanc. C'est un bon vieux Alsacien qui vit, près de la gare de Lyon, grelottant, une femme et deux enfants arrivant de Lyon, Genève et l'Allemagne. Ils avaient l'air si pitoyable qu'il engagea conversation. Ces voyageurs venaient... précisément... du village natal du chauffeur. Avide, il leur en demanda des nouvelles, but leurs paroles, et puis :

— Eh bien, mes amis, si vous continuez à venir. A

Grenelle ? Ça ne fait rien ! Je suis trop content d'inaugurer mon drapeau rouge et blanc — les couleurs de l'Alsace, mes amis ! — en rendant service à des braves gens qui ont souffert des Allemands !

Le nouveau tarif des taxis aura fait au moins trois heureux.

Il y a, dans le monde savant, beaucoup "d'ours". Mais M. Pierre de La Gorce, que l'Académie vient de recevoir, n'est pas du nombre. Malgré la gravité de ses travaux, il est resté un homme fort aimable et de la plus fine galanterie.

Naturellement, comme tous les gens occupés, il n'est pas très mondain ; toutefois il fait encore, il faisait surtout avant la guerre, quelques visites. Et c'est au cours de l'une d'elles qu'il eut, paraît-il, un mot qui fit succès.

Donc, dans un salon, l'attention de M. de La Gorce fut attirée par une femme. Mais c'était moins parce qu'elle était jeune et jolie que parce qu'elle semblait accablée par une mélancolie affreuse. Mélancolie qui, du reste, se manifesta peu après sous forme de sanglots convulsifs.

On entoure la jeune désespérée, on l'interroge : elle ne répond rien et pleure toujours. Alors, parmi les suppositions de plus en plus nombreuses qui vont leur train, on entend M. de La Gorce émettre, d'une voix sentencieuse :

— Je vois ce que c'est... Ce sont les hommes qui ont tort.

Assez curieuses, ces annonces dont est pleine, depuis quelque temps, la presse allemande :

" Si vous voulez avoir des vivres, achetez un magasin de comestibles. Le gouvernement vous en fournira pour vos clients et vous en conserverez pour vous. "

Evidemment, c'est ingénieux, très ingénieux, même, car celui qui fait insérer cet avis, c'est un homme d'affaires dont la spécialité est de liquider les vieux fonds de commerce d'alimentation !

Tandis que les Parisiens de 1917 commencent à se résigner à n'avoir plus pour sucrer leur mazagran que du " cristallisé ", leurs ancêtres couraient en foule, il y a juste cent ans, à ce petit café du quai des Orfèvres qui leur offrait avec chaque " demi-tasse deux pains de sucre ".

Le *Journal de Paris* de janvier 1817 s'extasie sur " la gentillesse " de l'invention, en disant que, malgré l'exiguïté des morceaux de sucre offerts, la nouveauté de l'idée faisait la fortune de l'établissement.

Ce progrès à rebours est dû à la kultur : saluons-le au passage.

Un journal du front a pour rédacteur en chef un homme de lettres, un poète-journaliste. Ce confrère eut l'idée, naguère, de commémorer l'anniversaire de la naissance de Théophraste Renaudot, qui, au dix-septième siècle, fonda la première gazette. A cet effet, il fit écrire, sur une bande de calicot : " Les journaux de tranchées... en hommage à Renaudot. " La banderole fut remise à un poilu permissionnaire pour Paris, où il devait se trouver tout juste à la date requise. Sa mission était de tendre l'inscription sur un bouquet et d'aller poser le tout au pied de la statue du premier journaliste, l'ancêtre de 1631.

Mais le poilu connaissait mal Paris. Il se perdit. Boulevard Saint-Martin, boulevard Saint-Denis, rues Saint-Denis et Saint-Martin, il chercha en vain Théophraste. S'informant, il rencontra un lecteur de l'*Humanité* qui lui dit, en substance :

— Renaudot, on t'a trompé ! C'est Renaudel, le député.

Notre homme s'en va donc aux bureaux de l'*Humanité*, un peu découragé. Le hasard voulut que, sous la porte, il croisât un de nos confrères, et lui fit part de son intention. Son interlocuteur, bien à tort, voulut éviter à M. Renaudel l'offre d'un bouquet qui ne lui était pas destiné, et dissuada le soldat de monter trois étages. C'est dommage !

Toujours est-il que le permissionnaire s'en alla, furieux d'avoir été mystifié et ne comprenant plus rien à cette affaire ténébreuse. Rentré au front, il exprima aux copains sa légitime indignation. Il ne décolère plus. On ne l'appelle maintenant que... le renaudeur.

Les " consommateurs " de Nantes sont entêtés — comme de vrais Bretons !

Ils se sont mis en tête qu'ils ne voulaient pas payer 40 centimes la chopine de vin, qui naguère valait... 35 centimes. Ils ont boycotté les marchands de vin qui s'étaient soumis à cette décision de la " chambre syndicale des débitants de boissons de Nantes ".

Pour un sou, consommateurs et marchands se tournèrent le dos, jurant, les uns et les autres, qu'ils ne céderaient pas. Et ce sont les marchands de vin qui ont cédé !

Leur résistance a tout juste duré quarante-huit heures !

Et de nouveau, sur les comptoirs de zinc de Nantes, on boit gaiement des chopines à sept sous.

" Mais pourquoi ", déplore un de nos confrères nantais, " les consommateurs attachent-ils plus d'importance au prix de la chopine qu'au prix du beurre, par exemple ? "

Où, pourquoi ?

LE VEILLEUR.

ENCORE UN FAUX DE L'ALLEMAGNE

Un livre qui vient de paraître à Genève met en lumière un témoignage essentiel de la mauvaise foi de nos ennemis.

Beaucoup de livres ont déjà paru en Suisse sur les origines de la guerre. Certains — est-il besoin de le dire ? — sont des factums plus ou moins déguisés de propagande germanique. D'autres s'efforcent loyalement à l'impartialité. Et leurs conclusions sont en notre faveur.

Dans cette catégorie, il convient de signaler un volume qui a paru ces jours-ci à Genève, en deux langues : français et allemand. Son auteur est M. J.-V. Menny, dont on ignore la nationalité. Son œuvre s'intitule : « Enquête contradictoire dans l'intérêt de l'Europe. »

M. Menny, estimant qu'on ne saurait espérer la solution du conflit si l'on n'en détermine pas au préalable les auteurs responsables, propose de créer une haute commission, composée d'intellectuels appartenant aux nations belligérantes. Cette commission serait présidée par des notabilités suisses, devant lesquelles les adversaires exposeraient leurs motifs et leurs arguments.

Ne nous arrêtons pas à ce que ce projet a d'un peu naïf. Il ne constitue d'ailleurs pas à nos yeux la partie la plus intéressante du travail de M. Menny. Celui-ci, avec un zèle impartial, étudie à fond les différents documents officiels publiés par les chancelleries, et il y découvre une nouvelle preuve de la mauvaise foi germanique. Voilà, pour nous, l'essentiel.

M. Menny reproduit *in extenso* le texte de l'ultimatum de l'Autriche à la Serbie, de même que le texte de la réponse de la Serbie. En ce qui concerne cette réponse, il fait remarquer que les communiqués officiels de la Wilhelmstrasse et du Ballplatz aux journaux de Berlin et de Vienne n'en reproduisaient pas intégralement le texte, mais le tronquaient, donc le déformaient. Ni le public allemand ni le public autrichien n'ont eu connaissance, par les journaux de leur pays, du véritable texte.

Or, c'est le texte mutilé des journaux qui a été reproduit dans le *Livre blanc* allemand et le *Livre rouge* autrichien.

« Le *Livre blanc* allemand, dit M. Menny, loin de donner la réponse serbe dans son texte intégral, la présente sous la forme d'un extrait de la *Norddeutsche Allgemeine Zeitung* du 29 juillet 1914. La réponse était déjà connue dans toutes les capitales d'Europe depuis le 27 juillet, mais c'est seulement le 29 qu'on la publia à Berlin sans la reproduire en entier dans le *Livre blanc*, où on la retrouve altérée et entrecoupée de commentaires qui occupent une nombre de lignes égal à celui que comporte le document serbe. »

Or, quel est le fragment omis par la *Norddeutsche Allgemeine Zeitung*, le *Livre rouge* autrichien et le *Livre blanc* allemand ? Précisément, le passage dans lequel le gouvernement du roi Pierre, « désapprouvant et repudiant toute idée ou tentative de se préoccuper des destinées des habitants d'une partie quelconque de l'Autriche-Hongrie, considère comme de son propre devoir d'avertir formellement les officiers et fonctionnaires et toute la population du royaume qu'à l'avenir il agira avec la plus grande rigueur contre les personnes qui se rendront coupables de semblables actions. »

« Cette décision sera annoncée à l'armée royale au nom de Sa Majesté le Roi, de Son Altesse Royale le prince héritier Alexandre et sera publiée dans le prochain numéro du *Bulletin officiel*. »

Il est superflu d'insister sur toute l'importance de cette « omission ». En mutilant ainsi le document officiel serbe, on rendait — volontairement — la guerre inévitable.

G.-G. Z.

LA CARTE DE SUCRE A ROUEN



Devant la mesure générale qui doit s'appliquer dans toute la France, la ville de Rouen vient de créer la « carte de sucre ».

Elle sera, à partir du 1^{er} février, indispensable pour obtenir livraison de sucre. Les épiciers ne pourront du reste se réapprovisionner que sur production des coupons provenant des cartes de leurs clients.

LA SITUATION MILITAIRE

Pas de nouvelle attaque sur la rive gauche de la Meuse

Les Allemands n'ont pas continué leurs attaques sur la rive gauche de la Meuse, ni cherché à regagner le terrain que notre contre-attaque leur a enlevé. Ils se contentent de nier le résultat de cette contre-attaque; un mensonge leur coûte évidemment moins cher qu'un succès.

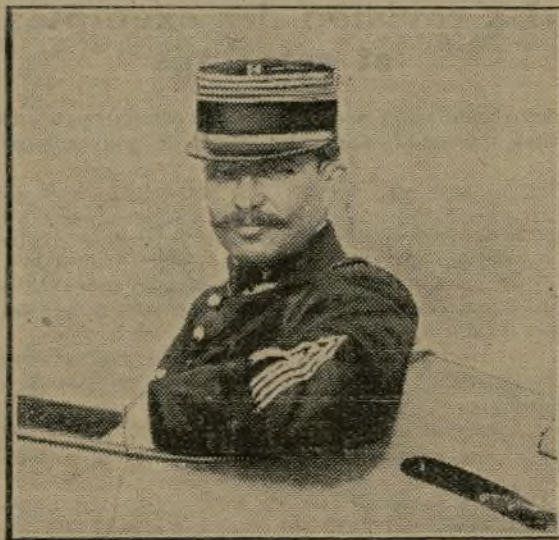
De notre côté, nous avons bombardé leurs organisations de la cote 304, de manière à leur ôter l'envie de recommencer le coup manqué.

Sur toute la ligne, on est revenu au régime des reconnaissances locales. La plus importante a été menée par l'ennemi entre Verdun et Saint-Mihiel, vers Combres, et a échoué. Une autre tentative est signalée en Champagne, vers le massif ramifié de collines que nous avons surnommé la Main de Massiges, et qui marque la limite orientale de notre attaque du 25 septembre 1915. Il ne faut tirer de là aucun indice particulier et même, tout comme « c'est en contraire sens qu'un songe s'interprète », on peut croire que l'ennemi, par ruse de guerre, se montre actif de préférence dans les régions où il ne prépare aucune opération importante. On se souviendra à ce propos que sa grande offensive contre Verdun avait été précédée, en février 1916, d'attaques de diversion en Artois et sur la Somme, dont l'une, celle de Frise, pouvait, en effet, donner le change à des chefs moins avertis que les nôtres.

En Courlande, les combats paraissent diminuer d'intensité. Les Allemands ont attaqué sans succès à l'est de l'Aa et de la route de Mitau à Schlock, près de Kalntzem. C'est pourquoi ils prétendent que ce sont les Russes qui ont attaqué et mettent l'échec à leur compte.

Jean VILLARS.

LE COMMANDANT DES "CIGOGNES"

COMM^e BROCARD

(Voir page 5.)

Encore et toujours Guynemer

IL A ABATTU SON TRENTIEME AVION

Dans la journée du 26, notre aviation de chasse a livré de nombreux combats aériens au cours desquels cinq avions ennemis ont été abattus. Deux de ces appareils sont tombés dans la région de Verdun, l'un au nord de Gincrey, l'autre près de Montfaucon. Deux autres se sont abattus respectivement à Tressly-Breuil, près de Carlepont (Oise). Le cinquième appareil, attaqué par le lieutenant Guynemer, a été contraint d'atterrir dans nos lignes près de Doullens; les aviateurs faits prisonniers ont confirmé que, dans la journée du 25, un appareil ennemi, attaqué par le lieutenant Guynemer, a été réellement abattu par lui, près de Goyencourt. Ces deux victoires nouvelles portent à trente le chiffre des appareils allemands dont ce pilote a triomphé jusqu'à ce jour.

Dans la journée du 25, deux de nos avions ont bombardé la gare et les usines militaires de Ham. Ayuntamiento de Madrid

L'alliance russo-roumaine se resserre et se renforce

L'union des deux pays se manifestera d'ici peu sous des formes nouvelles.

M. Bratiano, qui se trouve en ce moment à Petrograd, vient d'autoriser un de nos confrères à publier d'intéressantes déclarations sur l'état des relations russo-roumaines. On peut dire que l'amitié des deux pays aura été scellée par les épreuves communes qu'ils viennent de subir. Car, derrière la Roumanie, c'est la Russie qui se trouve immédiatement visée, et la solidarité du grand Empire slave et du royaume latin ne pouvait être mieux démontrée que par les Allemands eux-mêmes en menaçant Odessa après Bucarest.

Si la première partie de la campagne n'a pas apporté les résultats que l'on pouvait attendre, si elle a coûté la Valachie, c'est un déboire militaire dont les causes apparaissent aujourd'hui nettement, mais qui n'infirme pas la valeur de l'alliance russo-roumaine. Dans l'insuccès des Roumains, comme dans le secours insuffisant ou tardif que les Russes leur ont apporté, il faut voir les conséquences d'une situation générale, d'une situation de fait. L'insuffisance des communications dans le sud de la Russie a été le principe fâcheux qui a nui à la collaboration efficace des deux armées. C'est un accident, que l'on eût pu prévoir peut-être, mais qui n'est pas irréparable et qui laisse intacts, en tout cas, les grands intérêts communs qui rassemblent les Roumains et les Russes. C'est ce qu'a reconnu M. Bratiano, avec une haute intelligence et une vision profonde de l'avenir. Les accords qu'il négocie en ce moment à Petrograd pour le compte de son pays ont d'autant plus de signification et de valeur qu'ils auront été conclus, non pas sous l'influence d'illusions fragiles, mais au milieu des réflexions qu'inspire l'adversité.

Un rapprochement définitif entre la Russie et la Roumanie dans l'oubli complet de quelques différends anciens : tel aura donc été l'effet que l'invasion allemande aura produit. D'ici peu de temps, d'ailleurs, ce rapprochement recevra des sanctions et même, peut-être, une illustration symbolique. L'amitié russo-roumaine, à partir d'aujourd'hui, peut être considérée à bon droit comme un des éléments essentiels de la future politique orientale. Il y a là de vastes promesses de réparations pour la nation roumaine, qui prouve magnifiquement, au cours de ces semaines douloureuses, sa volonté de vivre et sa confiance dans un avenir qui la récompensera de revers passagers. — J. B.

Le général Ilesco à Paris

Le général Michel Ilesco, à qui a été confiée la mission de représenter l'armée roumaine en France, est arrivé récemment à Paris.

Il a eu, vendredi, une entrevue avec le général Lyautey, ministre de la Guerre, et a été reçu, hier matin, par M. Briand, président du Conseil.

Le général Ilesco, un des plus valeureux officiers généraux de l'armée roumaine, a été secrétaire général du ministère Bratiano en 1914, et a été nommé, en 1916, chef d'état-major général. Il réorganisa les services de l'artillerie, dota l'armée roumaine de pièces à tir rapide et de matériel lourd, et accrut le nombre de ses parcs et de ses arsenaux.

Nous l'avons vu, hier, à l'hôtel où il est descendu. Jeune encore, vigoureux, le représentant de la vaillante armée n'a pas besoin de parler pour exprimer la confiance que lui inspirent les destinées de son pays. La foi est en lui une qualité naturelle, comme la force.

— Je n'avais pas prévu les photographes d'Excelsior ni les journalistes parisiens, nous déclare-t-il. Que pourrais-je vous dire que vous ne sachiez déjà ou que vous ne supposiez ? Je viens ici pour faire une besogne utile. Toutes mes heures sont prises et mes minutes sont précieuses. Tout mon temps appartient à mon pays pour des actes décisifs et les seules paroles nécessaires sont celles qui doivent préparer ces actes. Excusez-moi donc de donner l'exemple de la concision.

Et le général Ilesco nous donne un vigoureux shake-hand pour nous faire sentir mieux qu'à l'aide de paroles tout ce qui peut tenir d'énergie, de sympathie et de confiance dans la poignée de main d'un soldat.

L'EPILOGUE DU TROISIEME COMITE SECRET

La Chambre approuve la politique du gouvernement en Grèce

Le débat qui s'est ouvert jeudi, en comité secret, à l'occasion des interpellations de MM. Abel Ferry et Abram sur les événements de Grèce s'est terminé, hier soir, par le vote en séance publique d'un ordre du jour de confiance au gouvernement.

A huit heures précises, cinq sonneries annonçaient la fin du huis clos. Vingt minutes plus tard, la discussion reprenait en séance publique.

M. Deschanel donne aussitôt lecture des six ordres du jour déposés. Le premier, sur lequel la Chambre sera finalement appelée à voter au fond, est signé par MM. Lenoir, Paisant, Dessoye et plusieurs de leurs collègues. Il est ainsi conçu :

La Chambre, flétrissant l'attentat du 1^{er} décembre et s'inclinant respectueusement devant la tombe des victimes.

Considérant que si, devant le monde, la France peut être justement fière d'opposer son attitude généreuse envers une Grèce dévouée de ses devoirs, à l'odieuse attitude de l'Allemagne envers une Belgique fidèle aux siens, elle a, du moins, été jusqu'à l'extrême limite de la patience pour rester attachée à ses traditions et ne pas faire retomber sur un petit peuple la faute de ses gouvernants ;

Confiante dans le gouvernement, tant pour exiger l'accomplissement jusqu'au bout des réparations indispensables, que pour continuer à prendre toutes les mesures nécessaires à la sécurité d'une armée qui n'est allée à Salonique que pour tenir envers l'héroïque Serbie les engagements signés par la Grèce, et pour régler en pleine union avec les Alliés l'utilisation des effectifs et arrêter toutes les décisions d'ordre diplomatique et militaire que commande la situation, repoussant toute addition, passe à l'ordre du jour.

Les cinq autres ont pour auteurs MM. Varenne et Aubriot, M. André Lehey, M. Goude, M. Lemery et M. Bedouce et Vincent Auriol.

— Je n'accepte, dit M. Aristide Briand, que l'ordre du jour de MM. Lenoir, Paisant, Dessoye et leurs collègues, qui implique nettement la confiance au gouvernement.

A ce moment, un grand nombre de députés ont repris leur place. MM. Ribot, Clémentel, Herriot, Besnard et Daladier sont au banc des ministres avec le président du Conseil.

M. Jean Bon vient expliquer son vote. La salle s'anime aussitôt.

— Le débat en comité secret a été calme, dit M. Deschanel. Gardons le même calme en séance publique.

A la tribune, M. Jean Bon gesticule et s'égosille : — Le comité secret a montré, s'écrie-t-il, une chose que l'on peut bien dire au public : c'est l'insuffisance de tout le public dirigeant de ce pays : gouvernement et assemblées. (Applaudissements ironiques.)

— Merci pour les assemblées ! clame M. Charles Bernard.

M. Jean Bon affirme qu'il remplit un devoir. Des rires fusent, à l'extrême gauche surtout. L'orateur, d'un geste ironique, remercie ses collègues socialistes. Et le bruit recommence de plus belle.

— C'est inouï ! s'écrie M. Deschanel. En comité secret, tous les orateurs ont été écoutés en silence et il suffit que nous soyons en séance publique pour que ce calme cesse. (Hilarité.)

M. Jean Bon continue et, soulevant le voile du comité secret, nous apprend que, durant six heures d'horloge, M. le président du Conseil a charmé la Chambre par son chant de sirène. M. Jean Bon prétend pourtant que, même en ayant parlé six heures, M. Aristide Briand n'a rien dit.

Le bruit des conversations monte encore. M. Jean Bon s'arrête, croise les bras, secoue sa chevelure, regarde d'un air irrité ses collègues socialistes.

— Voyons, messieurs, dit M. Deschanel, nous ne pouvons rester ici jusqu'à minuit. (Hilarité.)

Par bribes, M. Jean Bon continue son discours. Ce sont surtout des reproches au président du Conseil, qui, d'après lui, n'a nullement appliqué la formule « l'unité d'action sur l'unité de front », qui a encore augmenté « son catalogue d'erreurs » et s'en sort, comme toujours, par des discours à côté. On apprend aussi que M. Charles Benoist a posé au président du Conseil une série de questions auxquelles il n'a pas été répondu.

Ainsi mis en cause, M. Charles Benoist déclare : — Je tiens à dire qu'à la principale de mes questions le président du Conseil n'a pas répondu, qu'il ne s'est pas expliqué, non sur sa politique, mais sur son absence de politique en Grèce !

Sur les bancs où siègent les membres du groupe d'action nationale, ainsi que sur certains bancs de l'extrême gauche, on applaudit vigoureusement M. Charles Benoist.

M. Jean Bon termine enfin et déclare qu'il n'accordera pas sa confiance au gouvernement.

M. Bedouce, auteur d'un ordre du jour, déclare regretter que le gouvernement n'ait pas donné, sur

sa diplomatie à Athènes, tous les apaisements nécessaires. Il ajoute, toutefois, que des protestations se seraient élevées sur les bancs socialistes si, par la force, on avait obligé la Grèce à sortir de sa neutralité.

Après quelques paroles sévères pour l'amiral Dartige du Fournet, M. Bedouce dit qu'il approuvera, malgré tout, la politique du gouvernement. (Bruits à l'extrême gauche.)

— Quoi que l'on puisse dire de la politique de M. Briand, s'écrie-t-il, elle n'a jamais atteint le degré de servilité de celle de M. Delcassé. (Vifs applaudissements à l'extrême gauche.)

L'ancien ministre des Affaires étrangères, qui est en séance, reste impassible à son banc.

Comme M. Bedouce reproche aux adversaires du président du Conseil de préconiser une politique de force, M. Charles Chaumet proteste :

— Nous avons seulement demandé au gouvernement de montrer de l'énergie et de la suite dans les idées et dans les actes, dit le député de la Gironde.

M. Bedouce déclare que ses amis socialistes et lui ne veulent pas aller au-delà de la politique de prudence qui a été, jusqu'à ce jour, celle du gouvernement.

M. de Lavrignais lit une déclaration regrettant surtout l'imprévoyance de notre diplomatie d'avant-guerre. Il votera toutefois la confiance.

On entend encore M. de Kérnér, M. Pierre Ramel, M. Goude, M. Varenne, puis M. Aristide Briand, qui répète que le gouvernement n'accepte que l'ordre du jour de M. Lenoir.

Une interminable querelle s'engage encore à propos du vote de priorité. On vote enfin au milieu d'une extraordinaire agitation.

Par 313 voix contre 147, la priorité est refusée à un ordre du jour de M. Bedouce qui formule quelques réserves, réclamant le contrôle de la diplomatie par la commission des affaires extérieures.

La première partie de l'ordre du jour de M. Lenoir est ensuite adoptée à mains levées ; le paragraphe exprimant la confiance au gouvernement est voté par 313 voix contre 135 ; l'ensemble, à mains levées.

Il est onze heures et demie du soir.

Séance mardi : on discutera les interpellations sur la crise des charbons.

Léopold BLOND.

La revision des exemptés et réformés

La commission sénatoriale de l'armée apportera quelques modifications au projet du gouvernement

La commission de l'armée s'est réunie hier matin et a entendu M. Besnard, sous secrétaire d'Etat de la Guerre, qui était assisté du colonel Giraud et du commandant Debaive.

Après cette audition, la commission a arrêté les principes sur lesquels sera fondé le projet relatif aux exemptés et aux réformés.

Elle reste dans le cadre du texte gouvernemental en apportant à ce dernier certaines précisions et additions.

La rédaction définitive sera arrêtée par le rapporteur et soumise à l'approbation de la commission.

Mais dès maintenant on peut dire que, d'après les décisions prises, la visite s'appliquera aux exemptés et réformés d'avant-guerre n'ayant subi qu'un examen.

En ce qui concerne les engagés spéciaux, la commission maintient la limite du 23 novembre 1916 proposée par le gouvernement pour la détermination des catégories soumises à la visite.

La commission a admis en principe que les réformés seront envoyés aux armées en remplacement des hommes des vieilles classes qui seront utilisés à l'intérieur.

Enfin, la commission a admis la nécessité de renforcer l'élément médical dans les commissions de revision.

La dissolution de la Chambre autrichienne

GENÈVE, 26 janvier. — Le comte Clam-Martinic procédera à la dissolution de la Chambre autrichienne, qu'il convoquera de nouveau d'urgence au mois de février. La dissolution de la Chambre sera en effet suivie aussitôt de nouvelles élections.

Le comte Clam-Martinic a décidé d'écarter la question polonaise de son programme.

Le rein est le filtre de l'organisme

Vittel-Grande Source
Ayuntamiento de Madrid
fait fonctionner le rein

COMMUNIQUE OFFICIELS
du SAMEDI 27 JANVIER (908^e jour de la guerre)

14 HEURES.

SUR LA RIVE GAUCHE DE LA MEUSE, notre artillerie a exécuté des tirs de destruction sur les organisations allemandes du secteur de la cote 304.

AUX EPARGES, lutte d'artillerie assez active. Un coup de main ennemi dans cette région a échoué sous nos feux. Une autre tentative sur un de nos petits postes A LA MAIN-DE-MASSIGES (Champagne) a été aisément repoussée.

Nuit calme partout ailleurs.

23 HEURES.

Actions d'artillerie assez vives sur la rive gauche de la Meuse, dans la région COTE 304-MORT-HOMME, et sur la rive droite, dans les secteurs de LOUVEMONT ET DU BOIS DES CAURIERES.

EN LORRAINE, nos batteries ont effectué des tirs de destruction sur les organisations allemandes de la FORET DE PARROY.

Rien à signaler sur le reste du front.

Le communiqué belge

Grande activité d'artillerie dans la région de Dixmude, tant au cours de la nuit écoulée que pendant la journée du 27 janvier.

Les opérations anglaises en Mésopotamie

LONDRES, 26 janvier. — Officiel. — Sous la protection d'un bombardement intense nos troupes, par un assaut résolu livré dès les premières heures le 25 courant, ont occupé et consolidé 1.100 yards de la première ligne de tranchées ennemies, sur la rive droite du Tigre, à l'ouest de Kut-el-Amara, ainsi qu'une portion importante de la seconde ligne, en ne subissant que des pertes minimes.

A la suite de cette opération les forces turques de l'ouest de la rivière Hai ont livré quatre violentes contre-attaques dont la première et la troisième ont été brisées par nos feux d'artillerie et d'infanterie.

La seconde et la quatrième contre-attaque réalisèrent un succès momentané, mais nos troupes reprenant l'offensive regagnèrent la plus grande partie du terrain dont elles avaient été chassées.

Pendant toute la journée les pertes turques ont été extrêmement lourdes. Nous avons fait environ 70 prisonniers. Les résultats de la lutte qui s'est déroulée du 13 au 19 courant dans la boucle du Tigre, à l'est de Kut-el-Amara, sont maintenant connus. Nous avons inhumé 5.080 cadavres turcs dans cette zone, qui sont à ajouter aux 500 déjà enterrés par l'ennemi.

EN GRECE

La réparation du guet-apens du 1^{er} décembre

ATHÈNES, 27 janvier. — La cérémonie du salut aux drapeaux amies, en réparation du guet-apens du 1^{er} décembre, qui devait avoir lieu aujourd'hui, est remise à lundi prochain, le détachement russe parti de Salonique ne pouvant arriver à temps pour assister à cette cérémonie.

La dissolution des ligues de réservistes

ATHÈNES, 27 janvier. — Un décret-loi donnera aujourd'hui au gouvernement le droit de dissoudre les ligues de réservistes et les autres associations si on le croit nécessaire.

La commission mixte pour les indemnités commencera incessamment ses travaux.

La paix allemande selon de Moltke

MADRID, 27 janvier. — L'A. B. C. publie un radiogramme de son correspondant à Berlin relatant une interview obtenue, au sujet du message de M. Wilson, auprès d'une personnalité du ministère des Affaires étrangères qui a remplacé M. Zimmermann pendant son absence.

Cette interview est d'autant plus intéressante qu'elle trahit les véritables sentiments des cercles dirigeants allemands. Sa conclusion est également digne de remarque : « Le président Wilson a parlé d'une paix sans victoire. Nous nous considérons cependant comme victorieux et en posture favorable pour offrir à nos ennemis des conditions de paix d'autant plus honorables qu'elles ne sont pas en proportion avec le triomphe de nos armes. Ce que l'Allemagne désire, comme le président Wilson, c'est qu'une fois la paix rétablie il n'existe plus dans le monde de raisons de discorde, bien qu'à ce sujet il faille tenir compte de la fameuse parole de de Moltke : « Un vainqueur doit prévoir une nouvelle agression de la part du vaincu. »

L'ambiguïté elle-même de cette interview révèle mieux que tout commentaire la duplicité de la politique allemande.

NOS BELLES ESCADRILLES

La N-3, l'escadrille des "Cigognes", a marqué à son tableau 83 avions allemands

L'escadrille N-3 est la fameuse « escadrille des cigognes », celle qui compte le plus de records à son actif et qui comprend aussi le plus grand nombre d'as consacrés par le communiqué.

La fourragère lui a été décernée par le général en chef à la suite des deux citations suivantes :

Sous les ordres de son chef, le capitaine Brocard, a fait preuve d'un allant et d'un esprit de dévouement lors de pair dans les opérations de Verdun et de la Somme, livrant, du 19 mars au 19 août 1916, 333 combats, abattant 38 avions, 3 drachen et obligeant 36 autres avions fortement atteints à atterrir. (Ordre du 15 septembre 1916.)

Toujours ardent, déployant dans le combat aérien des qualités d'audace et d'adresse exceptionnelles : est devenu, sous le commandement du capitaine Brocard, particulièrement redoutable à l'ennemi. A abattu, en trois mois, du 19 août au 19 novembre 1916, 36 avions ennemis. (Ordre du 5 décembre 1916.)

Cette escadrille est l'ancienne B-L-3 (composée de Biéris au début) qui depuis le commencement de la guerre fut mobilisée à Belfort. Elle fut transformée en escadrille de chasse le 19 mars 1915, sous les ordres du capitaine Brocard.

C'est l'escadrille qui a commencé à organiser méthodiquement la chasse dans les secteurs sensibles et qui par la variété de ses combats a grandement aidé à perfectionner l'éducation de nos pilotes. C'est l'escadrille d'avant-garde au point de vue de la destruction des avions allemands.

Jusqu'au 1^{er} janvier 1917, elle a livré 820 combats et son tableau de chasse indique 83 avions allemands officiellement abattus et 3 drachen incendiés.

Le chef d'escadrille, le capitaine Brocard (qui depuis a été promu commandant et est devenu chef de tout un groupe de chasse) a non seulement montré les plus éminentes qualités d'organisateur, mais il s'est distingué comme chasseur émérite. Une de ses citations nous le représente ainsi :

« Le 3 juillet 1915, seul à bord, a abattu un avion ennemi après un combat qui s'est terminé à 400 mètres au-dessus des tranchées allemandes et dont son appareil est revenu traversé par les balles. »

« Le 28 août, seul à bord, a livré bataille à un avion ennemi bi-place, tué le pilote à coups de mitrailleuse et déterminé ainsi la chute et l'écrasement de l'appareil allemand. »

Dans le combat du 3 juillet, le capitaine Brocard ne put manœuvrer sa mitrailleuse, qui s'enraya. Il avait une carabine winchester et un revolver dont il se servit si adroitement qu'il put abattre son adversaire.

Quant à l'avion abattu le 28 août dans la région de Sentis, c'est un avion qui se dirigeait sur Paris en emportant des bombes.

Le capitaine Brocard n'a que 29 ans ; c'est l'un des plus jeunes chefs de bataillon de l'armée française à l'heure actuelle.

Le pilote le plus fameux de la N-3, celui que l'image a déjà tant popularisé, c'est Guynemer — l'as des as — comme l'appellent ses camarades. Guynemer en est à son 30^e appareil officiellement homo-

logué. Il est impossible de le suivre à travers tous les combats qu'il a livrés et qu'il livre quotidiennement. Modèle de persévérance, Guynemer lorsqu'il veut un avion allemand le cherche patiemment, le trouve, et ne le lâche plus que lorsqu'il l'a mis en flammes. Il tient à rester le recordman de la chasse, et il s'y emploie d'une manière infatigable. Il se sent serré de près par Nungesser (le héros de la N-65 qui compte 21 avions à son actif), et une noble émulation entraîne ces deux magnifiques pilotes aux chasses les plus hardies.

Les camarades de Guynemer, qui, à la N-3 se sont distingués par leur beau travail, sont l'adjudant Dorme, qui en est à son 17^e avion et le lieutenant Heurteaux, à son 19^e. Dorme est le type du pilote scientifique, plein de sang-froid, qui calcule toutes ses chances et qui manœuvre sa proie avec beaucoup d'astuce avant de l'attaquer. Il a eu ses 17 avions dans un espace de temps très limité, grâce à la sûreté de sa méthode. Le lieutenant Heurteaux a peut-être plus de fougue. C'est un cavalier qui conserve le caractère cavalier dans l'aviation.

Après viennent le lieutenant Deullin — avec 10 avions abattus, — l'adjudant Chainat — avec 8 avions, — le lieutenant de La Tour — avec 7 avions. D'autres s'approchent peu à peu du communiqué. Le plus bel esprit offensif règne à l'escadrille des Cigognes et si elle a des deuils à déplorer — il ne faudrait pas croire que toutes ces prouesses ont été accomplies sans des pertes cruelles — elle sait comment venger ses morts et, pour un pilote tué chez elle, abattre dix pilotes allemands.

Guillaume II a fêté hier son 58^e anniversaire

GENÈVE, 27 janvier. — Le kaiser est entré aujourd'hui dans sa cinquante-neuvième année.

L'anniversaire impérial a été célébré avec une grande solennité. Quatre corps de musique ont parcouru la ville et exécuté des marches militaires prussiennes. Des offices religieux ont été célébrés dans les églises, dans les temples et à la grande synagogue. Une aubade sera donnée, ce soir, du haut de la plate-forme de la flèche de la cathédrale.

Un déjeuner officiel a eu lieu auquel ont pris part notamment le secrétaire d'Etat Zimmermann, le chancelier, l'impératrice Victoria-Augusta, les princes Henri et Waldemar et de nombreuses personnalités de la suite des deux souverains.

Les deux empereurs ont échangé des toasts empreints d'une grande cordialité. Ils ont formulé les vœux de circonstance, les protestations d'amitié et de fidélité. Ils se sont mutuellement félicités de la bravoure de leurs troupes, de leurs victoires. Ils ont affirmé, une fois de plus, que la guerre, aussi bien que sa continuation, leur avait été imposée et que la conséquence du refus de leur loyale offre de paix retomberait sur ceux qui l'ont brutalement refusée.

LES USINES KRUPP S'AGRANDISSENT

LA HAYE, 27 janvier. — On mande d'Essen à la Belgique que les usines Krupp construisent un nouveau bâtiment de 1.200 mètres de long sur 300 de large, destiné à l'installation de 90 presses à obus et de 160 fours nouveaux.

LE FROID et la crise du charbon

Une bise aigre souffle à travers les rues de la capitale. Passants et passantes, visages bleuis, hâtent le pas.

Eh bien ! que le public se rassure : le froid, déjà moins intense, ne persistera pas, d'après les augures du bureau météorologique. Le thermomètre tend à remonter vers des hauteurs raisonnables, et des dépêches du Midi annoncent que dans ces contrées la température redevient normale.

La fin de la crise du froid constituera la plus heureuse solution de celle du charbon.

Le gel de la Seine eut été désastreux pour le ravitaillement si urgent en combustible. Si le relèvement de la température s'effectue selon les prévisions de M. Angot, ce gel n'est plus à redouter.

Quoi qu'il en soit, malgré l'optimisme dont on fait montre en haut lieu, il ne faut pas considérer cette crise du charbon comme terminée. Les mesures prises par M. Herriot ne pourront, hélas ! avoir d'effet que d'ici quelques jours.

Un millier de camions automobiles, réquisitionnés en hâte, ont été mis, hier, à la disposition du ministère du Ravitaillement. Dès le matin, plusieurs centaines de ces véhicules ont commencé ce que nous pourrions appeler la « Croisade du charbon », vers la bonne ville de Rouen, où il ne fait certes pas défaut. Ses docks sont encombrés, paraît-il, du précieux combustible dont la capitale est si privée.

A l'Hôtel de Ville, on espère que, d'ici peu, Paris pourra recevoir environ 1.500 tonnes par jour.

D'autre part, les stocks municipaux ne sont pas épuisés. Ainsi nous pouvons espérer la fin prochaine de cette crise lamentable, si dure aux pauvres gens.

Une répartition équitable entre les petits détaillants aurait eu pour effet d'épargner à une foule de braves ménagères cette attente dans la bise glacée.

Le nombre considérable d'admissions dans les hôpitaux parisiens en témoigne.

Il faut espérer que cette répartition, qui s'effectue un peu tard à la caserne Napoléon, permettra aux détaillants de quartier de satisfaire leur clientèle.

Hier, à la caserne Napoléon, des caisses et guichets supplémentaires ont été créés, qui permettent de recevoir un nombre supérieur de demandes.

Pour remédier dans la mesure du possible à la crise du charbon, due surtout au manque de main-d'œuvre et à l'insuffisance des moyens de transport, le général Dubail, gouverneur militaire de Paris, vient d'ordonner à tous les commandants d'armes et autorités militaires territoriales placés sous son commandement d'offrir sans délai aux municipalités leur concours le plus large en voitures automobiles et hippomobiles, et en hommes de corvée.

Pour ménager la santé de ceux-ci, les rations ordinaires et les distributions de boissons chaudes devront être augmentées.

Le travail se poursuivra jour et nuit jusqu'à nouvel ordre, sans tenir compte des dimanches, les repos devant être donnés par roulement.

1.800 camions ont jusqu'ici été mobilisés.

AUX HALLES CENTRALES

Le froid contrarie également l'approvisionnement des Halles en légumes.

Dans les contrées potagères, le sol gelé rend toute récolte impossible, aussi les arrivages par chemin de fer ont-ils diminué dans des proportions importantes.

De cette pénurie de ravitaillement est résultée tout naturellement une forte hausse sur les légumes.

Les choux ordinaires valaient hier 70 francs le cent, la botte de poireaux 1 fr. 50 et les cent bottes de carottes de 70 à 90 francs.

Cent kilos de choux-fleurs atteignaient la somme exorbitante de 120 francs ; l'oseille de 130 à 170 francs, les choux de Bruxelles 100 à 150 francs et les oignons de 45 à 70 francs.

Il en est de même pour les fruits.

Mort du lieutenant Samat

Nous avons le regret d'annoncer la mort du lieutenant aviateur Eugène Samat, attaché à l'escadrille du Bourget en qualité de pilote.

Le lieutenant Samat revenait, hier soir, d'effectuer une ronde sur Paris, quand, vers 10 heures, il dut atterrir au camp de Juvisy. Il voulut repartir, mais arrivé à une hauteur de quelques centaines de mètres son appareil s'abattit brusquement.

L'officier fut tué sur le coup.

Son corps a été transporté à l'hôpital de Chatillon, où ses chefs sont venus déposer sur sa dépouille mortelle la croix de la Légion d'honneur.

Le lieutenant Eugène Samat était le frère de M. J.-B. Samat, directeur du Petit Marseillais. Officier de cavalerie, il avait, avant d'entrer dans l'aviation, conquis la croix de guerre par le courage dont il avait fait preuve au cours de plusieurs assauts. Il était âgé de trente-huit ans.

SON ANNIVERSAIRE. par EMM. HUARD

Le kaiser est entré, hier, dans sa 59^e année



Le Kaiser. — Quel est donc ce quatrième bouquet ?

Le Sultan. — Constantin, empêché, nous a chargés de vous apporter le sien.

Les obsèques de M. Baudouin, premier président de la Cour de cassation



Les obsèques de M. Baudouin ont été célébrées hier matin. Le catafalque avait été dressé au Palais de Justice dans le vestibule de Harlay où le corps était exposé dès dix heures. Sur le cercueil avaient été placées la robe rouge ornée d'hermine et les décorations du défunt : 1^o M. Viviani, garde des Sceaux, prononçant son discours ; 2^o La descente du cercueil. Les honneurs étaient rendus par deux batteries d'artillerie, des escadrons de cuirassiers et des détachements d'infanterie.

DERNIÈRE HEURE

Les Anglais réussissent une brillante opération dans la région du Transloy

COMMUNIQUÉ BRITANNIQUE

Nous avons effectué avec succès, au début de la matinée, une opération sur le front de la Somme, dans la région du Transloy. Tous nos objectifs ont été atteints et une partie dominante de la position ennemie a été enlevée. Trois cent cinquante prisonniers, dont six officiers, sont restés entre nos mains. De violentes contre-attaques, déclenchées au cours de la journée, ont été rejetées avec de lourdes pertes pour l'ennemi. Les nôtres sont très légères.

Un coup de main a été exécuté ce matin sur les tranchées allemandes au nord-est de Neuville-Saint-Vaast. Nous avons fait un certain nombre de prisonniers et détruit des abris contenant une cinquantaine d'hommes. Nous n'avons eu aucune perte.

La nuit dernière, une de nos patrouilles a pénétré dans les lignes ennemies, au nord-est de Vermelles, et fait subir des pertes aux occupants.

Les positions allemandes de la région de Serre ont été bombardées, avec une très grande efficacité, au cours de la journée. Des groupes de travailleurs ont été dispersés par nos tirs, au nord-est d'Arras.

Un détachement d'infanterie, pris sous notre feu, en terrain découvert, a éprouvé de fortes pertes. Grande activité réciproque d'artillerie vers Ypres et Armentières.

L'aviation allemande a montré moins d'activité qu'hier. Nos aviateurs ont exécuté de très bon travail. Deux appareils ennemis ont été détruits, un autre contraint d'atterrir avec des avaries. Deux des nôtres ne sont pas rentrés. Six des avions allemands abattus depuis le 23 sont tombés dans nos lignes.

L'Amirauté anglaise a pris des mesures contre les sous-marins allemands

LONDRES, 26 janvier. — Sir Edw. Carson, premier lord de l'Amirauté, et sir John Jellicoe, premier lord naval, ont reçu cet après-midi une députation de la Ligne navale venue pour leur soumettre un plan d'action contre l'activité des sous-marins allemands et pour insister sur l'emploi de mesures plus rigoureuses.

Sir Edw. Carson, dans une réponse détaillée, a indiqué les dispositions adoptées par l'Amirauté pour combattre efficacement les opérations sous-marines, et ses déclarations ont été confirmées par sir John Jellicoe.

La députation a exprimé son approbation complète et sa satisfaction de constater que tous les efforts possibles sont faits pour sauvegarder les intérêts de la marine marchande britannique et alliée.

CE QUE LA GUERRE SOUS-MARINE CÔUTE AU DANEMARK

LONDRES, 26 janvier. — On apprend de Copenhague que neuf vapeurs danois ont été torpillés cette année. Leur valeur totale est estimée à près de dix millions de couronnes.

Depuis le début des hostilités, 56 vapeurs et 29 autres navires ont été coulés, représentant un tonnage total de 84.000 tonnes, évaluées à 70 millions de couronnes.

UN NOUVEAU DESTROYER ALLEMAND

LONDRES, 27 janvier. — Le *Daily News* publie une dépêche de Stockholm selon laquelle un officier de marine neutre dit qu'un ingénieur allemand, Groeben, vient d'achever le projet d'un nouveau type de destroyer de commerce combinant les qualités du croiseur léger et rapide avec celles du sous-marin. Des essais ont déjà été faits avec un modèle dans les chantiers maritimes de Dantzig.

Le premier objet du nouveau type de navire est de naviguer en surface à grande vitesse, d'approcher des bateaux ennemis en se fiant à sa rapidité et à la puissance de son armement et non à son invisibilité. Lorsque sa sécurité l'exige, le destroyer peut naviguer en vitesse très réduite en plongée, dans les parages dangereux des côtes d'Europe et près des ports allemands.

Expulsion du chancelier de la légation bulgare à Londres

LONDRES, 27 janvier. — Le chancelier de la légation bulgare à Londres, M. T.-C. Hitechovsky, qui était resté à son poste pour assumer la garde des archives a été prié par le Foreign Office de quitter le sol britannique. Il se rendra d'abord à La Haye, puis, de là, à Sofia.

SUR LE FRONT RUSSE

Attaque allemande repoussée à l'ouest de Riga

PETROGRAD, 26 janvier. — Communiqué du grand état-major :

FRONT OCCIDENTAL. — A l'est de la route Kolincem-Shlock, à l'ouest de Riga, les Allemands nous ont attaqués après un violent bombardement ; mais ils ont été repoussés avec de sérieuses pertes.

Dans la région de la chaussée de Nitava, nos gaz asphyxiants ont provoqué un grand désordre chez l'ennemi.

FRONT ROUMAIN. — Aucun changement.

FRONT DU CAUCASE. — Rien à signaler.

Un beau succès roumain dans la vallée de Gachin

26 Janvier.

FRONT ROUMAIN. — Sur la frontière ouest de la Moldavie jusqu'à la vallée de l'Oituz inclusivement, seulement des actions de patrouilles d'infanterie.

Dans la vallée de Gachin, nos troupes ont attaqué l'ennemi et ont réussi, après onze heures de combats acharnés, malgré le temps très froid et la neige épaisse, à le rejeter vers le sud.

MER NOIRE. — Calme.

JASSY, 25 janvier. — Le froid excessif et une neige abondante gênent les opérations militaires.

Sur les fronts des Carpathes, de Moldavie et du Sereth, la situation continue à être satisfaisante, sans grand changement.

Les attaques ennemies sont moins fréquentes et n'ont plus la même violence que les dernières tentatives qui ont échoué dans les régions d'Oituz et de la vallée de Gachin.

Les efforts de l'ennemi semblent se porter maintenant dans la région de Manesti, confluent de la Putna et du Sereth, où l'avance et le recul sont sans importance stratégique.

Le 15^e corps roumain a été décoré et félicité par le roi Ferdinand pour son courage et sa bravoure devant l'ennemi.

L'armée roumaine, avec le concours des officiers français, travaille activement à son instruction et à sa réorganisation ; elle formera rapidement un tout solide pouvant lutter avec succès.

Le *Journal officiel* publie la mise d'office à la retraite de quatorze généraux de division et de brigade ; ce rajeunissement des cadres est bien accueilli.

Dans les milieux civils, la confiance et l'espérance renaissent.

Les nouvelles allemandes

GENÈVE, 27 janvier. — Le communiqué allemand s'exprime ainsi :

FRONT ORIENTAL. — Armée du prince de Bavière : A l'est de l'Aa, de nouveaux renforts reçus par les Russes n'ont pu reconquérir le terrain gagné par nos troupes.

Armée archiduc Joseph : Entre les vallées du Casinu et de la Putna, des détachements mobiles allemands et austro-hongrois ont fait à l'ennemi 100 prisonniers.

Les nouvelles autrichiennes

ZURICH, 27 janvier. — Le communiqué autrichien est ainsi libellé :

FRONT ORIENTAL. — Les troupes austro-hongroises et allemandes du général von Ruiz ont ramené, à la suite de leurs expéditions dans les vallées de la Putna et du Casinu, 100 prisonniers.

Sur le reste du front, en ce qui concerne les forces austro-hongroises, rien d'important à signaler.

FRONT ITALIEN. — La lutte d'artillerie et l'activité des aviateurs ont été plus vives que d'habitude dans le secteur de Gorizia.

Dans la région du lac de Dolido, le feu de l'artillerie s'est maintenu avec la même violence jusque vers minuit.

LE COMMUNIQUÉ ITALIEN

ROME, 27 janvier. — Commandement suprême : Tout le long du front des actions d'artillerie ont eu lieu, qui ont été par endroits plus intenses, notamment dans le secteur de Zugna (Vallarsa), dans le Haut-Vanoi (Cismon), dans la vallée de Travnolo (Avisio) et sur le Carso.

Des avions ennemis ont essayé de faire des incursions dans notre territoire. Ils ont été chassés par le feu de nos batteries antiaériennes.

Les déportations belges donnent lieu à de tragiques incidents

LEYDE (Hollande), 27 janvier. — Selon le journal *la Belgique*, les Allemands ayant convoqué 600 hommes de Berlaer, près de Lierre, province d'Anvers, en vue de leur déportation, 56 d'entre eux ont bousculé la garde et pris la fuite.

Aussitôt, les Allemands ont sommé la population de rechercher les fuyards, menaçant la localité des pires peines si ceux-ci ne se représentaient pas.

La population a refusé d'obtempérer à l'ordre. Le bourgmestre, le curé et divers notables ont été arrêtés.

Les soldats allemands hués

LE HAVRE, 27 janvier. — Un journal belge paraissant en Hollande annonce que la kommandantur a fait pratiquer des perquisitions au collège de Saint-Pierre et de Saint-Michel, avenue Brugman, à Uccle-les-Bruxelles, dont les directeurs refusent de livrer la liste des élèves des classes supérieures.

Les étudiants ont hué les soldats allemands : plusieurs ont été arrêtés et, croit-on, ont été déportés.

Comment sont traités les déportés

AMSTERDAM, 27 janvier. — Selon l'*Echo belge*, un jeune Anversois de dix-sept ans, revenu d'Allemagne, donne de navrants détails sur le sort des déportés. Ceux qui refusent de travailler sont l'objet de mesures épouvantables, auxquelles tous ne peuvent pas résister. Ceux qui persistent dans leur refus sont renvoyés dans leur patrie, après avoir enduré de terribles souffrances physiques et morales.

Le gouverneur allemand d'Anvers est destitué

Suivant des nouvelles reçues à la Haye, le général von Hühne, gouverneur militaire allemand d'Anvers, a été destitué pour avoir promis, en 1914, aux autorités néerlandaises que les Belges rentrant en Belgique ne seraient pas déportés.

L'Allemagne s'est vue forcée aujourd'hui, à la demande de la Hollande, de renvoyer en Belgique les Belges qui y étaient revenus sur la foi des promesses de von Hühne, promesses qu'avaient endossées les autorités hollandaises.

Le général von Hühne ayant sollicité un commandement, sa demande a été repoussée. Il sera remplacé par le général Zwell, gouverneur militaire de Munbeuge.

Les scandales de la Chambre hongroise

GENÈVE, 27 janvier. — On mande de Budapest : Les journaux austro-hongrois rendent compte de la fameuse séance de la Chambre des députés hongroise du 24 janvier, où a été discutée la question des incompatibilités, c'est-à-dire de l'interdiction pour tout député d'intervenir auprès du gouvernement ou du ministre de la Guerre en faveur d'une industrie ou d'affaires quelconques.

Le comte Tisza a lu les noms des dix-sept députés impliqués et les affaires en faveur desquelles ils étaient intervenus.

Deux d'entre eux nient ; deux ont déjà déposé leur mandat et deux autres ont bénéficié de circonstances atténuantes, étant donné qu'ils sont intervenus en faveur d'œuvres de bienfaisance.

La majorité des autres sont coupables d'avoir recommandé telle affaire ou industrie par quelques mots sur une carte de visite, et la minorité par des démarches plus pressantes et personnelles.

« L'affaire produit une grande sensation. »

LE FROID EN ALLEMAGNE

LONDRES, 27 janvier. — Les journaux publient des dépêches de Rotterdam annonçant que le froid atteint les proportions d'une calamité nationale en Allemagne.

La navigation sur le Rhin est arrêtée, ce qui entrave sensiblement le transport des munitions.

Une grande quantité de gibier est mort de froid dans l'Elbe, ce qui réduit encore les approvisionnements en nourriture.

LES TRAVAILLEURS DES CHEMINS DE FER RÉUNIS EN UNE SEULE FÉDÉRATION

Les délégués des différents groupements de travailleurs des chemins de fer, réunis, hier soir, en congrès, ont décidé de se réunir en une seule organisation. La Fédération nationale des travailleurs des chemins de fer est donc constituée.

QUELQUES COINS PITTORESQUES DE PARIS PENDANT LA JOURNÉE D'HIER



La température est restée très rigoureuse. Le thermomètre a marqué 6° au-dessous de zéro à Paris. Dans les bassins des Jardins publics la glace a atteint une dizaine de centimètres d'épaisseur et les gardiens ont dû faire la chasse aux enfants qui ne renoncent pas facilement à leurs glissades: 1° La pancarte qui interdit de patiner au bois de Boulogne; 2° Une chute de jeunes délinquants aux Tuileries; 4° et 5° Une sirène et un Neptune place de la Concorde.

LA GUERRE FAIT NAÎTRE A LONDRES LE RESTAURANT SANS GARÇONS



M. Herriot nous met au régime des deux plats. Poursuivant un but d'économie identique, les Anglais inaugurent, au moins dans les quartiers populaires, le restaurant sans garçons. Cette innovation permet de compter moins cher aux clients les mets qu'ils se servent eux-mêmes. Des inscriptions indiquent les différents guichets où sont livrés les plats de viande, les légumes verts, les puddings, etc. Voici d'un côté les cuisines et de l'autre les consommateurs.

L'Union sacrée

Ah! quel beau jour des Rois vient de passer, en 1917, le père Riols! Il en rit encore avec extase dans sa barbe broussailleuse!

Il faut vous dire que le père Riols est un fiéffé vagabond qui, la besace au dos, use les souliers qu'il n'a pas, sur les belles routes de notre pays. Avant la guerre, passant par hasard devant un château de Sologne, il demanda la charité à la marquise de céans, laquelle lui déclara :

— J'ai coutume d'inviter à ma table le pauvre qui frappe à ma porte le jour des Rois! Entrez, mon ami!

Le père Riols avait gardé un souvenir tenace de ce dîner, exquisément bon et férocement ennuyeux. Cette année-ci il est revenu, poussé un peu par le hasard et beaucoup par la faim, solliciter de cette châtelaine l'aimable hospitalité, qu'à la façon antique, elle accorde le jour des Rois.

Voilà donc le père Riols qui s'assoit au fin bout de sa chaise, et laisse une distance respectueuse entre la table et lui. Mais soudain il se rapproche un peu. Que diable a cette table de moins imposant que par le passé? Moins de convives; le vieux maire de la commune est seul assis, en amical tête-à-tête, en face de la marquise. Moins de lumière. Plus du tout de fleurs. Et pourquoi la marquise elle-même paraît-elle moins intimidante? Elle a toujours son port altier et son diadème de cheveux blancs; mais elle se met à parler d'une voix confuse, navrée, de petite fille qui s'excuse :

— Ah! mon pauvre homme! Vous arrivez mal! Moi qui me faisais une joie de bien recevoir les malheureux! C'est la guerre, que voulez-vous! Je manque de tout ici! Pas de beurre frais! Pas de gâteaux! Le sucre est rationné! La viande est hors de prix!

— Pour ça oui, madame la marquise! dit le père Riols avec conviction.

Il est flatté de pouvoir donner son avis sur une question où il est spécialement compétent, car enfin, bien longtemps avant la guerre, il s'est aperçu, lui, de l'extraordinaire cherté de la viande.

— Et plus d'électricité au château, mon pauvre homme! Je m'éclaire à la chandelle!

Le père Riols s'est rapproché tout à fait de la table. Il considère en clignant avec sympathie les bougies qui palpitent sous leurs petits abat-jour surannés; il dévore l'assiette de légumes qui lui est offerte, et il murmure :

— La chandelle, ça suffit pour y voir!

Quelle différence avec le dîner du jour des Rois d'avant-guerre, où, saisi d'un embarras insurmontable, le père Riols restait muet comme une carpe, et écoutait, ahuri, des récits de steeple-chase, de garden-party, de thé, de tango, tandis que la marquise lui disait avec bienveillance :

— Nous vous permettons, vous savez, mon ami, de prendre part à la conversation!

Est-ce bien la même marquise qui, aujourd'hui, continue :

— J'ai si peu de charbon et de bois que j'économise le chauffage! Peut-être pourrais-je faire du feu avec du genêt et de la bruyère? Renseignez-moi, père Riols?

Mme la marquise lui demande conseil, maintenant! On a beau n'être pas orgueilleux, on sent un petit chatouillement agréable à des moments pareils. Et le père Riols se laisse aller; il donne des recettes pratiques de coureur de grand chemin. Le maire écoute gravement, avec de légers hochements de tête approbatifs. La marquise sourit et s'écrie :

— C'est drôle de s'occuper de toutes ces choses! Bah! ça passera! C'est la guerre! Nous n'en mourrons pas pour nous être privés un peu!

— Que non! répond le père Riols dont le vieux cœur se dilate.

A passer par les lèvres de Mme la marquise, le mot privation prend un petit sens élégant, anodin et surtout temporaire, qui rassure le vieux routier. Pourquoi serait-il toujours malheureux, lui? Il a confiance dans la grande fraternité française. Il communique avec ses hôtes de marque dans les humbles petits soucis de la vie qui, auparavant, le séparaient si rudement d'eux. Et cela lui semble bien bon!

Le maire place son mot :

— Soyez certaine, chère madame, que lorsque notre stock de charbon sera renouvelé, je veillerai à ce que la répartition se fasse très équitablement, et vous aurez votre part!

Le père Riols reconnaît, non sans respect, cet accent administratif qu'il entendit maintes fois lors des distributions de bienfaisance. Or, voici que la commune doit, d'une certaine manière, assurer la vie de Mme la marquise, comme sa vie à lui, Riols! Il se sent devenu le frère de Mme la marquise! Excusez du peu!

Mais sa gloire ne va pas s'arrêter là. A l'instant des toasts, on porte — naturellement — la santé des poilus.

— Mon neveu est toujours dans la Somme, dit la marquise.

— Et moi, mon fils a été envoyé à Salonique! dit le maire.

Le père Riols explique à son tour, d'une voix un peu tremblante :

— J'ai un gars, moi, qui était vannier. Il a reçu la croix de guerre à Verdun!

Les trois convives échangent un regard où se lisent même fierté, même inquiétude, même espérance. Et le maire, d'un geste spontané, serre la main du vagabond :

— Mon pauvre vieux!

Le père Riols — ne vous récriez pas! — se sent devenu le frère de M. le maire!

— Ah! la guerre! la guerre! songe le père Riols en rechargeant sa besace.

Il ne doute plus de rien! Il a l'impertinence heureuse des gens à qui tout réussit! En traversant la cour, il s'approche de la niche du chien. Les chiens — et surtout les chiens de marquise — n'aiment pas les vagabonds; ils les poursuivent d'aboiements hargneux. Le père Riols, grisé par l'amitié ambiante, marche droit à son ennemi traditionnel, lui saisit la tête entre ses mains calleuses, et l'embrasse à pleine bouche, à pleine barbe... Dans sa surprise incommensurable, le chien se laisse faire sans mordre, sans même grogner...

Du coup, le père Riols, fou de fierté, se surprend à demander tout haut :

— Eh! ben quoi! Les échelons sociaux, qu'on appelle, ça n'existe donc plus? C'est donc nivelé?

Il n'y a pas eu de galette sur la table de la marquise, possible! Mais quelqu'un a tout de même trouvé la fève : le père Riols est roi!

MACD-ABRIL

FAITS DIVERS

PARIS

Voleurs masqués. — Hier matin, à 5 heures, deux individus ayant le visage caché par un mouchoir ont pénétré dans un bureau de tabac situé 118, rue de Bercy. L'un d'eux s'est emparé d'une bourse placée dans un casier à tabac et qui contenait la recette de la veille, environ 700 francs. La buraliste, Mme Gogneras, ayant crié, le second individu a braqué sur elle un revolver; elle s'est enfuie alors dans la cuisine, et les malfaiteurs ont pu s'échapper.

Le feu. — A 2 heures de l'après-midi, hier, le feu s'est déclaré dans un hôtel particulier habité par M. Bouilloux-Lafont, député du Finistère, et situé 7, rue Juliette-Lambor.

Les dégâts, consistant en meubles, tapisseries et tableaux, sont importants.

DÉPARTEMENTS

Des gamins cambrioleurs. — AIX-LES-BAINS. — La police mobile a arrêté les auteurs de la mise à sac de la villa Rumpelmayer, quatre gamins de douze à treize ans. On a établi qu'ils avaient volé une somme de 180 francs en pièces d'or, qu'ils ont, d'ailleurs, échangées dans une banque contre des billets. Ils se sont ensuite offerts des friandises et des revolvers. Les quatre bambins, dont les familles sont honorables, comparaitront devant le tribunal des enfants.

Une croisade contre la mouche

Il s'est fondé au ministère de l'Intérieur, au début de 1914, une ligue sanitaire française, qui se propose de « provoquer un mouvement national pour la conservation de la santé publique » et fait appel « au concours fidèle de tous les bons Français soucieux de la prospérité et de la grandeur de la France ».

Cette ligue « entreprend spécialement la lutte contre la mouche, le rat et autres animaux vecteurs des parasites engendrant les maladies épidémiques » et c'est contre la mouche qu'elle a commencé une énergique croisade.

Comme il n'est pas une forme de propagande plus abondante et plus directe que le cinéma, elle prépare une campagne par le film, qui commencera le 1^{er} mars dans trois mille établissements.

C'est ce film instructif qui a été présenté hier au ministère de l'Intérieur à M. Malvy et à M. Justin Godart, sous la présidence du professeur Raphaël Blanchard, membre de l'Académie de médecine. Le grossissement de la mouche sur l'écran ne produit pas d'images attrayantes, mais le but est atteint, qui consiste à mieux faire connaître cet ennemi, plus dangereux qu'on ne le suppose généralement.

TRIBUNAUX

Un drame de famille

Dans la soirée du 28 décembre dernier, une scène éclatante entre les époux Rommens. Le mari, soldat à l'armée d'Orient, en congé de convalescence, se laissa aller jusqu'à frapper sa femme. Le fils de celle-ci, Louis Roy, vingt-deux ans, né d'un premier mariage, mobilisé au 10^e groupe de remonte, se porta à son secours. Exaspéré, Rommens menaça son beau-fils. Le jeune homme, croyant sa vie en danger, s'arma d'un revolver et fit feu à trois reprises sur Rommens, qui fut grièvement blessé à la tête par deux des projectiles.

Mme Rommens et son fils, Louis Roy, étaient poursuivis, hier, devant la huitième chambre du tribunal correctionnel, présidée par le conseiller Masse.

M^{re} Raymond Hubert et Reynouard ont plaidé l'état de légitime défense, et le tribunal a infligé à chacun des inculpés un mois d'emprisonnement avec le bénéfice de la loi de sursis.

Acquittement d'un parricide

CLERMONT-FERRAND, 27 janvier. — Le conseil de guerre avait à juger un impressionnant parricide.

Le 15 décembre dernier, Albert Bonnafoux, soldat au 366^e d'infanterie, sa permission terminée, se disposait à retourner au front, quand une discussion s'éleva entre son père et sa mère. Celle-ci voulait donner à son fils une somme de 35 francs. Le père s'y opposa, et, comme sa femme insistait, il lui porta un coup de couteau qui ne fit qu'une blessure légère à la main gauche.

Albert Bonnafoux, voulant prendre fait et cause pour sa mère, reçut également un coup de couteau qui ne perça que sa tunique. Il s'empara du couteau et en frappa furieusement son père à la tête. Une demi-heure après, le père succombait à ses blessures.

Le meurtrier, à l'audience, déclara que, s'il n'avait pas mis son père en état de nuire, un drame épouvantable se serait produit. Sa mère et lui auraient été tués.

Les témoins furent unanimes à déclarer que Bonnafoux père était un homme dangereux et brutal qui, déjà, maintes fois, avait menacé de tuer sa femme et sa fille; c'était, en outre, un braconnier, un contrebandier et un voleur redouté de toute la population.

Les dépositions de la mère et de la sœur de l'accusé ont été véritablement douloureuses. Le conseil, à l'unanimité, a acquitté Albert Bonnafoux.

INFORMATIONS JUDICIAIRES

L'affaire du "Comptoir des Valeurs Industrielles"

M. Pradet-Balade, juge d'instruction, entendra, mardi, le banquier Siméoni, dit « de Flérys ». Au cours de ce premier interrogatoire, qui aura lieu en présence de M^{re} Paul Gaye, avocat de l'accusé, le magistrat fera connaître à Siméoni la nature des délits qui lui sont reprochés, ainsi que le nombre de plaintes adressées au Parquet.

M. Pradet-Balade accomplira, le jour suivant très vraisemblablement, les mêmes formalités à l'égard du prince de Broglie-Revel, administrateur-délégué du « Comptoir des Valeurs Industrielles », en présence de M^{re} Louis Lagasse, son défenseur.

LES OBSÈQUES

du premier président Baudouin

Les obsèques de M. Baudouin, premier président de la cour de cassation, grand-officier de la Légion d'honneur, ont été célébrées, hier matin, à dix heures, en présence d'une nombreuse assistance.

Le cercueil avait été déposé, au Palais, dans la galerie de Harlay, qui avait reçu une décoration spéciale.

Au pied des degrés conduisant à la cour d'assises avait été placée la dépouille du premier président défunt. La robe rouge et le manteau d'hermine étaient déposés sur le cercueil. A droite et à gauche, de nombreuses couronnes; à chaque angle du catafalque, un garde républicain, baïonnette au canon, montait la garde. Un coussin sur lequel étaient placées les décorations du défunt avait été placé en avant du cercueil.

A dix heures, les délégations de la cour de cassation, en robe, de la cour d'appel, du tribunal de la Seine, du conseil de l'Ordre des avocats à laquelle s'étaient joints M. le bâtonnier Théodor, de Bruxelles; MM. Vesnitch, ministre de Serbie; Delanney, préfet de la Seine; E. Laurent, préfet de police, ont défilé devant la dépouille du défunt.

M. Viviani, garde des Sceaux, a alors prononcé l'éloge funèbre du premier président, dont il a retracé la carrière et loué la haute intelligence, « merveilleusement adaptée à tous les problèmes de notre temps ».

« Sa connaissance de toutes choses, a conclu le garde des Sceaux, la sûreté de sa décision, la clairvoyance de son regard, l'exemple quotidien par lui offert à tous du devoir strict et ponctuel ont inscrit son nom parmi les noms célèbres que retiendront les générations de magistrats et de juristes. »

Le cercueil du premier président défunt a été ensuite transporté dans la cour de Mai et placé sur le char funèbre. A ce moment, les troupes chargées de rendre les honneurs, et qui étaient massées sur le boulevard du Palais, ont présenté les armes.

Lorsque la voiture mortuaire, se dirigeant vers l'église Saint-Sulpice, est passée devant les régiments de ligne, les musiques ont joué des marches funèbres.

A l'église, la levée du corps a été faite et l'absoute donnée par M. le chanoine Lebouneau, curé de la paroisse.

Le Président de la République était représenté par le capitaine de frégate Portier, de sa maison militaire.

LEÇONS PAR CORRESPONDANCE PIGIER
Rue de Rivoli, 53, PARIS
Commerce, Comptabilité, Sténographie, Langues, etc.

THÉÂTRES

PETITE GAZETTE DE LA COMÉDIE

Jeudi soir, brillante représentation du *Demi-Monde*, remplaçant le *Monde où l'on s'ennuie*. Mlle Cécile Sorel nous revenait, après quelques jours de maladie; elle a joué la baronne d'Ange, avec sa maîtrise et sa finesse habituelles; jamais le rôle n'a été composé, traduit, vécu avec une aussi audacieuse probité professionnelle; c'est merveille de servir aussi fidèlement la pensée d'un auteur.

Mlle Maille, ayant été victime d'un accident d'automobile — sans gravité, fort heureusement, — Mme Huguette Duflos interprétait Marcelle pour la première fois. Sa jeunesse, son émotion discrète, son charme pénétrant, cette belle honnêteté qui émane de toute sa personne et lui permet de rester une vraie jeune fille dans ses paroles comme dans ses démarches les plus audacieuses, lui ont valu un succès très franc et très mérité.

Hier samedi, après les *Deux Gloires*, on a représenté *Mademoiselle de la Seiglière*, avec Croué pour la première fois dans Destournelles.

Emile MAS.

Apollo. — Irrévocablement, dernière semaine de l'immense succès, les *Maris de Ginette*, avec Galipaux et Mariette Sully dans leur danse comique la *Galipette*. On répète actuellement le prochain spectacle *Mam'zelle Vendémiaire*, opérette nouvelle en trois actes et quatre tableaux. Aujourd'hui, deux représentations de *les Maris de Ginette* en matinée et en soirée.

Capucines. — Aujourd'hui, à 2 h. 1/2, matinée: *Crème de Menthe*, *Allô! revue*, et *la Clef*, comédie; *Aux chandelles*! prologue, avec Mmes Jane Danjou, Mériandol, Reine Deans, Rysor, Pierrette Mard et Hilda May; MM. Berthez, Grandy, G. Battaille, Des Mazes, etc.

Grand-Guignol. — Le Grand-Guignol fera relâche demain et donnera mardi soir son nouveau spectacle en répétition générale.

Variétés. — Voici qu'approche la centième représentation de *Moune*, conduite au succès par Max Dearly, Jane Renouardt et l'excellente troupe des Variétés, et c'est toujours devant des salles comblées que triomphe la délicieuse comédie de M. A. Willemetz.

Cet après-midi

Comédie-Française. — 1 h. 30, *la Course du Flambeau*.
Opéra-Comique. — 1 h. 30, *Manon*.
Odéon. — 2 h., *Pamela Giraud*.
Trion-Lyrique. — 2 h. 15, *les Saltimbanques*.
Antoine. — 2 h. 30, *la Fille de Jorio*.
Même spectacle que le soir: *Athénée*, *Bouffes-Parisiens*, 2 h. 15; *Châtelet*, Th. Edouard-VII, 2 h. 45; *Galté*, 2 h. 30; *Gymnase*, *Nouvel-Ambigu*, Th. Michel, *Palais-Royal*, *Porte-Saint-Martin*, *Sarah-Bernhardt*, *Apollo*, 2 h.; *Capucines*, *Réjane*, 1 h. 45; *Renaissance*, *Scala*, *Variétés*, *Ba-Ta-Clan*, 2 h. 30.

Ce soir

Opéra. — 7 h. 30, *Faust*.
Comédie-Française. — 7 h. 45, *Don Juan ou le Festin de Pierre*.
Opéra-Comique. — 7 h. 30, *Mignon*.
Odéon. — 8 h., *Pamela Giraud*.
Trion-Lyrique. — 8 h., *les Cloches de Corneville*.
Antoine. — 8 h. 30, *le Crime de Sylvestre Bonnard*.
Bouffes-Parisiens. — 8 h. 15, *Jeau de La Fontaine*.
Châtelet. — 8 h., *Dick, roi des chiens policiers*.
Galté. — 7 h. 45, *Crainquebille, Servir*.
Grand-Guignol. — 8 h. 30, *le Laboratoire des hallucinations*.
Th. Edouard-VII. — 8 h. 45, *Son petit frère*.
Gymnase. — 8 h. 15, *la Veille d'armes*.

Nouvel-Ambigu. — 8 h. 30, *Mam'zelle Nitouche*.
Th. Michel. — 8 h. 45, *l'Accord parfait, Je te jette par la fenêtre*.
Palais-Royal. — 8 h. 30, *Madame et son fils*.
Cluny. — 8 h. 15, *Une nuit de noces*.
Porte-Saint-Martin. — 7 h. 30, *Cyran de Bergerac*.
Apollo. — 8 h., *les Maris de Ginette*.
Athénée. — 8 h. 30, *Chichi*.
Capucines (tél. Gut. 56-40). — 8 h. 30, *Crème-de-Menthe...*
Allô! revue; la Clef; Aux chandelles.
Réjane. — 7 h. 45, *l'Oiseau bleu*.
Renaissance. — 8 h., *la Guerre et l'Amour*.
Sarah-Bernhardt. — 8 h., *l'Aiglon* (sauf lundi et vendredi).
Scala. — 8 h., *la Dame de chez Maxim*.
Variétés. — 8 h. 15, *Moune* (Max Dearly, Jane Renouardt).

MUSIC-HALLS

Olympia (Central 44-68). — 2 h. 30 et 8 h. 30, 20 vedettes et attractions.
Ba-Ta-Clan. — 8 h. 30, *l'Anticafardiste*, revue.

CINEMAS

Gaumont-Palace. — Aujourd'hui, demain et mercredi, à 2 h. 20, *Juder* (l'Expiation). Places: 0 fr. 30 à 1 fr. A 8 h. 15, même programme. (Prix ordinaires.)

COURS ET CONFÉRENCES

Université des « Annales » (51, rue Saint-Georges, Paris). — Demain lundi 29 janvier, à 2 h. 1/2: *Francaises d'ici et de là-bas*, conférence par M. Brioux, de l'Académie française.

LA MODE

CHEZ SOI!...

On gèle dehors, c'est certain, mais, hélas! aussi, on grelotte dans beaucoup d'appartements, sans pouvoir chauffer davantage! Il faut donc songer à se couvrir. Celles qui sont rebelles aux tricots et lainages mis à même la peau portent couramment sur leurs blouses un golf ou un sweater de laine plus ou moins épais, mais il faut avouer que ce n'est correct et admissible qu'avec une blouse chemisier et une jupe tailleur. Pour porter sur une robe, il faut choisir quelque chose d'un peu plus élégant. Cette casaque de gros cachemire de soie citron, rayée de rubans de velours du même ton est bien douillette, si on la double d'une épaisse flanelle ou d'une tricotine de laine. Le col et les poignets sont en même tissu, sans la rayure de velours, mais on les borde d'un ruban froncé. Nous avons pris l'habitude d'être vêtues très légèrement, depuis quelques années, et nous sourions en pensant à la façon dont s'habillaient nos mères avant le chauffage central. Nous voulons des vêtements plus élégants et plus jolis, rien n'est plus juste; mais, si on grelotte, la première coquetterie c'est de se couvrir. Jeanne FARMANT.



Paletot d'intérieur en cachemire citron

LES SPORTS

AUJOURD'HUI

Cyclisme. — La journée des trois matches. — Au vélodrome d'Hiver, à 2 heures, match de demi-fond: Walthour-Sérés; match de motos Moreau-Lauthier; match de vitesse: Ellegaard, Meuriger et Beyl.

Football Association. — C.A.S. Générale (1) contre Stade Français (1), à 2 h. 15, au stade Jean Bouin. — Enghien Sports (1) contre Espérance de Versailles (1), à 2 h. 30, sur le terrain du Stade, au Haras de Suresnes. — S.C. Français (1) contre Army Ordonnance Corps (1), à 2 h. 30, à Polangie. — A.S. Française (1) contre C.A.XIV* (1), à 2 h. 15, 7, rue Molière, à Ivry.

Football Rugby. — Pour la Coupe du Comité de Paris (U.S.F.S.A.). — Au Parc des Princes, Stade Français contre le C.A. de la Société Générale.

La Bourse de Paris

DU 27 JANVIER 1917

La séance d'aujourd'hui a été encore plus calme que celle de la veille, et dans l'ensemble les cours ne subissent pas de fluctuations bien sensibles. Au parquet, nos rentes restent parmi les plus favorisées: le 3 0/0 est ferme à 62,25, le 5 0/0 regagne une légère fraction à 88,70. Par contre, du côté des fonds étrangers, l'extérieure se tasse à 101,95. D'ailleurs, le Russe 1891 revient à 57,50.

Aux établissements de crédit, le Lyonnais se montre résistant à 1.100.

Dans le compartiment des grands Chemins français, la reprise se poursuit sur l'Orléans à 1.124 et sur l'Ouest à 704. Lignes espagnoles soutenues, notamment le Saragosse: 437 contre 435 hier.

Cuprifères réalisées: Rio, 1.756 au lieu de 1.760.

COURS DES CHANGES

Londres, 27,70; Suisse, 116 1/2; Amsterdam, 238; Pétersbourg, 167 1/2; New-York, 583 1/2; Italie, 82; Barcelone, 622 1/2.

Communiqué par la maison Bernot

La persistance du froid a multiplié d'une façon inattendue le nombre des personnes qui s'adressent à nos magasins de détail pour se procurer du combustible.

Nous savons que l'attente est extrêmement pénible et nous le déplorons.

Nous avons étudié les moyens de l'adoucir. De toutes les idées qui nous ont été fournies, la meilleure, qui est d'ailleurs celle de la majorité, est d'abriter, partout où faire se pourra, les personnes qui attendent.

Lundi ou mardi, au plus tard, le premier local de ce genre sera ouvert rue Bonaparte, dans l'ancien séminaire Saint-Sulpice.

D'autres suivront sans relâche.

Nous les ferons connaître au fur et à mesure de leur installation que nous poursuivons avec énergie.

OPPRESSES, BRONCHITEUX, VOUS CALMEREZ ETOUFFEMENTS, TOUX AVEC LA POUDRE LOUIS LEGRAS. 2 FRANCS, PHARMACIES

SAVON DENTIFRICE VIGIER

Le Meilleur Antiacétique. 31, Pharsus, 12, B* Bonne-Nouvelle, Paris

FEUILLETON D' « EXCELSIOR » DU 28 JANVIER 1917

25

E.-M. LAUMANN et JEAN BOUVIER

L'OTAGE

Grand roman d'aventures et de guerre

PREMIERE PARTIE

LE CALVAIRE D'UNE MÈRE FRANÇAISE

X

Joris

Il prit dans ses bras et embrassa bien tendrement les deux petits exilés.

Et comme les enfants lui rendaient sa caresse:

— Allez! répéta-t-il, Adieu!

— Adieu! répondirent en même temps Joris et Germaine, qui se tenaient par la main.

Ils tournèrent les talons et se mirent en route.

Le bûcheron, appuyé sur un bâton, les regarda fuir.

Sa haute silhouette se détachait sur la route et sur la plaine. Il ressemblait ainsi à quelque haute statue menaçante...

Quand les enfants disparurent derrière un repli de terrain, à son tour il s'en alla...

Et il ne resta plus, dans la solitude, qu'une croix

sur une tombe pour dire qu'après les barbares des hommes avaient passé là!

XI

Mater Dolorosa

Dès les premiers tours de roue, Madeleine était restée émerveillée de la science et du sang-froid de M. Saturnin.

Le vieux caissier de la maison Bernandois et C^e avait non seulement changé de vêtements et d'allures, mais il avait aussi changé de nature.

Ce n'était plus le même homme. Non pas qu'il fût devenu, du jour au lendemain, un foudre de courage, mais il ne craignait plus le danger et s'y jetait avec l'inconscience d'un enfant, je parle d'un enfant méthodique qu'un sûr instinct conduirait. Si M. Saturnin fonçait sur l'obstacle, au moment d'y toucher il savait l'esquiver par un brusque mouvement de volant. Après cet exploit, il se demandait comment il avait échappé à la mort. Puis, au prochain tournant, il recommençait en pleine franchise et l'obstacle bu, tremblait de nouveau.

Madeleine, qui ne participait pas à ces états d'âme, l'admirait sans réserve, et cette admiration lui donnait une confiance absolue quant à l'issue de la randonnée. Elle se flattait de retrouver les traces de sa fille. Sans se baser sur la logique, elle escomptait la chance, ou plutôt la justice qu'elle sentait de son côté. A son avis, il ne se pouvait pas que son enfant fût perdue. Elle était donc persuadée qu'elle la retrouverait.

M. Saturnin se révélait en tout comme un être extraordinaire. De même que ces forces qui restent longtemps contenues et qui explosent à un moment donné, il explosa, ou, mieux, ses forces explosèrent d'autant plus violemment qu'elles étaient contenues, refrénées depuis plus de quarante ans.

Nul ne lui résistait. Il montrait les papiers, les autorisations, parlait haut, forçait les barrages, se faisait aider quand il s'embourbait, blaguait avec

les poilus qu'il côtoyait à chaque étape, savait se faire servir, trouvait du pain, des œufs, du lait où l'on disait en manquer. Il devenait enfin l'homme de toutes les circonstances, l'adversaire toujours vainqueur de toutes les difficultés.

Cette odyssée de la voiture qu'il conduisait avec tant de chance jusqu'en Belgique s'arrêta, hélas! sur les rives de la haute Meuse, qui roulait déjà des floes de sang.

On ne pouvait pas aller au delà.

Les troupes du kaiser allemand occupaient une partie de l'autre rive du fleuve, à l'exception d'une bande de terre par laquelle filtraient, comme une eau courante, les populations chassées par la guerre, l'horrible, l'affreuse guerre.

Madeleine se désespérait.

Ainsi tout était inutile! Elle se heurtait à un mur de baïonnettes devant lequel ses autorisations, son énergie, son désir violent, impérieux, de revoir sa fille, s'émoussaient.

Elle avait poursuivi sa route avec, devant elle, l'Espérance. Maintenant c'était la réalité, une réalité froide, implacable, qui se dressait en disant:

— Tu n'iras pas plus loin!

La pauvre femme était à bout de forces.

M. Saturnin, de mauvaise humeur, s'avouait également vaincu. Il sentait qu'il était impossible pour une auto, sans l'aide d'un pont, de passer une rivière, et cela l'enrageait: lui aussi regrettait tant d'efforts inutiles, tant de tracassés, de dangers subis pour venir bêtement se cogner à ce fait qu'une rivière sans pont se trouvait sur sa route et que, au delà, Weimer, l'auteur du rapt de Germaine, savourait peut-être son triomphe avec la certitude de tenir en main le sort de cette Madeleine à qui lui, Saturnin, avait voué sa vie.

Il existe des moments où l'être qui a vainement lutté, en dépit de son esprit de prévoyance et de sa volonté, se sent vaincu, se décourage et ne croit plus aucun effort possible. Madeleine et Saturnin étaient tous deux dans cet état d'esprit. (A suivre.)

L'Humour et la Guerre

UN RECORD

Contre les sales gaz puants des Boches, on avait trouvé ça : un bon tir de barrage, bien serré, et pif, et paf, et pouf, et pan, qui éclatait, roulait, explosait, et effiloçait l'affreuse



huée. Ça rendait bien. Puis ça empêchait, derrière, les Boches d'avancer. Bref, du nanan.

Mais à la guerre, il faut expérimenter plutôt deux fois qu'une : c'est plus sûr.

Donc, au secteur des ordres furent donnés : chaque soir, à l'heure fixée, le commandement surprendrait les batteries d'un coup de téléphone. Les artilleurs, couchés, se lèveraient, chargeraient, tireraient un coup par pièce, et l'on verrait le temps nécessaire en moyenne pour déclancher l'affaire.

Dit comme fait. Le lundi soir, à neuf heures :

— Allo ! Tir de barrage sur le point X...

Attente. Charge. Pointage.

— Pan, pan !

Le mardi soir, même histoire. Le mercredi, tout autant. Seulement, la guerre est, comme tout, chose humaine, et la répétition agace les gens. Dès le jeudi, sur toute la ligne, d'infanterie, de téléphonistes, d'artillerie, un chacun s'attendait à l'alerte :

— Neuf heures. Allo ! Pan, pan !

Ça devenait assommant. Or, rire distrait. Fatalement donc rire. Pour corser un peu le jeu, mons Poilu, cet ingénieux, imagina d'établir un record : réduire un peu plus chaque fois le temps des préliminaires et gagner du délai entre le signal et l'arrivée. Il suffisait de préparer. Canons chargés, téléphone prêt, l'ordre arrivait, la sonnerie sonnait, le canon tonnait. On se recouchait. Et le lendemain, triomphalement, on envoyait aux grands chefs un vrai succès :

— Le tir de barrage a été déclanché en 1' 15''.

Puis :

— Le tir de barrage a été déclanché en 1' 10''.

Et enfin :



— Le tir de barrage a été déclanché en 1'.

On riait.

Les grands chefs ne sont pas des bêtes. Cette rapidité extraordinaire les rendit méfiants. Calculs en mains, ils comptèrent :

— Ordre. Téléphone. Réveil. Chargement. Pointage. Boutefeu. Une minute ? Étrange, étrange.

Ils soupçonnèrent un système D. falsifiant le probable et faussant le possible. Et le dimanche, en grand secret, ils transmièrent l'ordre d'autre manière. Nul ne savait. On attendait. On était prêt. Lorsque l'heure vint le commandant ne parut point. On s'inquiéta :

— Qu'est-ce qu'il y avait ?

Mais bientôt une voix lointaine téléphona :

— Allo, allo ! Donnez-moi l'artillerie, s'il vous plaît ?

— L'artillerie ? Bon !

On la donna. La sonnette tinta. Tout aussitôt :

— Pan, pan !

— Qu'est-ce que c'est que ça ? fit la voix lointaine.

— Tir de barrage, mon capitaine !

— Tir de... mais... mais je n'ai rien dit ?

— ...

— Redonnez-moi l'artillerie. Allo ! L'artillerie ?

— Oui.

— Dites-moi, je désirais un tir de barrage ?

— Il est parti...

— Je sais : avant même que je le demande !

Pardi ! Là-bas, l'artillerie s'impatientait. Et, dès que l'appel retentit :

— Tire la ficelle ! cria l'homme de veille.

Les canons crachèrent.



Voilà comme, en ce secteur de choix, on déclancha un tir de barrage, non en plus, mais en moins une minute. C'est un record. On n'a pu l'abaisser, depuis, dans ces parages-là...

Emmanuel BOURCIER.

(Dessins de Hautot).

FELD-GRAU ET BLEU HORIZON

De Brise d'Entonnoirs (agent de liaison du 82^e d'infanterie) :

Gris terne, ainsi qu'un pauvre hère
Que nippa un honneur vêtement,
Le Boche rampe, ventre à terre,
Les Français marchent autrement.
Ils dressent leurs corps et leurs âmes,
Et ni la tunique d'azur
Ni la pensée aux pures flammes
Ne font tache sur le ciel pur.

Jadis, avec insolence,
Fourmillaient, dans les blés jaunés,
Képis et pantalons garance ;
Coquelicots dans les épis.

Mais puisqu'il faut cacher sa trace,
Et voiler son identité,
Chacun choisit, suivant sa race,
Un voile d'ombre ou de clarté.
Le Boche a dit : « Couvre-moi, terre ! »
Et le Français dit, radieux :
« Mieux convient à mon caractère
De me confondre avec les cieux. »

L'abondance des manuscrits qui nous sont envoyés et la nécessité où nous nous voyons de ne pas les rendre, qu'ils aient été publiés ou non, nous forcent à prier nos confrères et nos correspondants de garder copie des articles qu'ils nous adressent.

Journaux du Front

CONFLIT

Du 420 court (120^e bataillon de chasseurs) :

Le Syndicat des C. M. V. T. (chevaux, mulets et vaches du territoire) nous envoie un véhément manifeste, dont nous extrayons le passage suivant :

« ... Nous protestons contre les chasseurs du 120, qui, une fois encore, se permettent d'occuper nos wagons à bestiaux ; c'est une injustice, mais nous aurons notre revanche ; nous réclamerons le droit de monter désormais dans les wagons à voyageurs. »
C'est vert !... mais juste.

QUELQUES DEFINITIONS

De l'Echo des Gourbis :

La mitrailleuse. — Combien d'aiguilles lui faut-il à cette machine à coudre ?

Les réseaux de fil de fer. — Quelle est donc cette importante blanchisserie où l'on s'est mis en grève ?

Les chevaux de frise. — Sont-ils maigres ! On a eu tort de les attacher à la sur la terre battue, tandis qu'il y a tant de foin à deux pas.

La batte. — « Un instant d'infini faisant un bruit d'abeille. »

PETITES NOUVELLES

Du Canard du Boyau (74^e demi-brigade) :

Dans un poste d'écoute avancé, notre « Canard », installé comme guetteur spécial, nous rend compte des derniers bruits :

— Le cirque Gavarnie fait salle comble tous les soirs. Grande affluence au repas des animaux que chaque jour l'on « gave de peau ».

— Au Bengale, une pluie diluvienne suivie d'inondations a éteint les foyers de toutes les fabriques de feux.

— Le Niagara a fait une nouvelle chute, mais sans aucune gravité.

— La structure un peu vieillie de l'ancien continent est actuellement passée au vermillon. D'importantes réfections suivront.

SIMPLE MISE AU POINT

Les marins du cuirassé français Saint-Louis publient, eux aussi, un journal... du front, dont le titre est *Va donc... Eros* ! Ils croient devoir faire en quelques lignes bien senties une légère rectification à l'histoire. La voici :

« ... L'histoire de France raconte que saint Louis rendait la justice sous un chêne. Aujourd'hui, *Va donc... Eros* fournit le plus cruel démenti. Saint-Louis rend la justice sur... deux chaînes, à Salonique. »

MALADIE LOCALISEE

Du Camouflet (sapeurs du 7^e génie, compagnie 157. S. P. 163) :

A la visite :

— Monsieur le major, voilà quelques jours que ça ne va pas du tout : je suis faible, énérvé. Tout me fait mal : le dos, le ventre, les bras.

— Bien ! Où vous sentez-vous le plus de mal ?

— Hum ! J'ai guère fait attention, m'sieu l'major, mais j'étais bien qu'est-ce... au boulot, entre deux coups de pioche.

LE MORT VIVANT

De l'Echo des Marmites :

L'autre jour, au dessert, notre jeune ami Raoul, qui a déjà fourni tant de bons mots à l'Echo des Marmites, nous parlait des premiers engagements de la campagne et de tous les camarades disparus.

— Et ce pauvre Ch... ? quel bon copain !

— Je ne vois pas très bien qui tu veux dire.

— Mais si, tu sais bien, celui qui a été tué avec moi à Thiaville !

Pour un tué, Raoul est encore solide au poste.

UN BON TOUR DES ALLEMANDS

De l'Explosif (17^e d'artillerie, 22^e batterie, S. P. 84) :

Dimanche soir, un zeppelin, qui survolait l'étang de Saint-Cucufa a laissé tomber une bombe qui a mis le feu à l'étang et a fait cuire tous les poissons. L'incendie, s'étant propagé dans Saint-Cucufa, a brûlé deux bœufs de gaz, trois mètres de tressoir et fait exploser une machine à coudre.

FABLE EXPRESS

Du Ver Luisant :

La bonne volonté, l'énergie et cœtera...

C'est très bien ; mais, maintenant,

Pour réussir dans la vie, il faut de l'argent.

MORALITÉ

Aie de quoi !... le ciel t'aidera.

L'Humour et la Guerre



Oh ! moi, je n'en ai pas peur des zeppelins ! Il y a un aviateur qui habite dans ma maison !...

(Le Rire : HAUTOY.)



Tommy (pendant une attaque de gaz asphyxiants). — Ça me rappelle que j'ai laissé le gaz de la cuisine allumé, le jour où je suis parti pour le front !...

(London Opinion.)



LE NOUVEAU RICHE CHEZ L'ANTI-QUAIRE. — Tenez, voici le portrait d'un fournisseur aux armées décoré par Napoléon. — Par Napoléon ! C'est intéressant... comme précédent. (La Batonnelle : IBELS.)



LA CRISE DU BLANCHISSAGE. — Comment monsieur veut-il que je le blanchisse sans charbon ?

(HARLEY.)



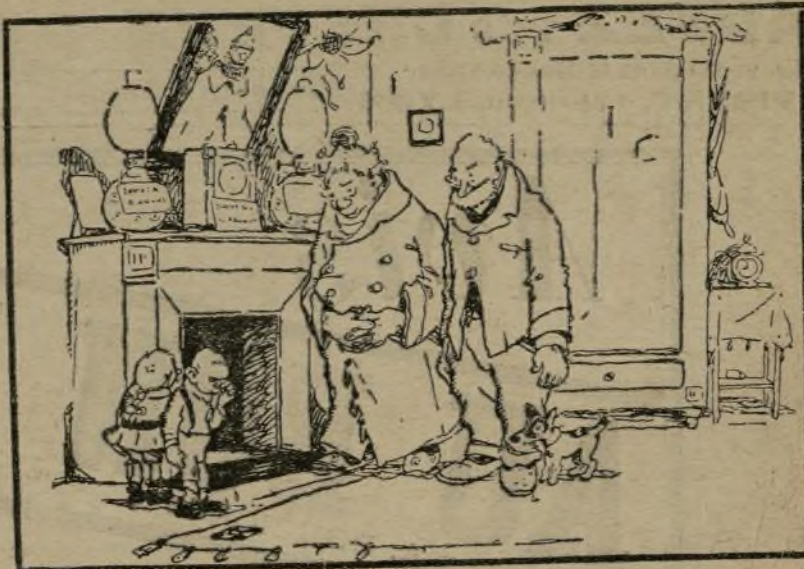
LE BARBARE FATIGUÉ. — Vous ne vous rendez pas compte combien j'aime la paix !

(Sydney Bulletin.)



Moi, mon vieux, c'est pas tant les Rois que j'aurais aimé tirer... C'est l'empereur...

(MORISS.)



— Comment, Fritz, tu pleures parce que ton père n'est pas mobilisé ? — Ya ! S'il était parti, la pomme de terre du déjeuner ne serait partagée qu'en trois !

(M. SAUVAYRE.)

COMMISSAIRES PRISEURS

SUCCESSION DE M^{me} X...**BON MOBILIER**

Piano à queue d'ERARD
Bronzes — Porcelaines — Objets de Vitrine
45 KILOGR. d'ARGENTERIE — PLAQUE
Tapis d'Orient — Vins fins
Vente après décès, requête de M. Leconturier, Ad^e J^{re},
Hôtel Drouot, sal. 2, les 2 et 3 fév. er. Expos. le 1^{er}.
M^e Ch. Dubourg, com.-pris., 9, rue d'Alger.
Suppléant M^e Lair-Dubreuil, 6, rue Favart.

100 MONUMENTS EXPOSÉS L. LAMBERT
FUNÉRAIRES en MAGASIN 37, Bd Ménilmontant

Dans le but de faire connaître leur nouveau produit la GLYCONERVINE, spécifique des Affections du Système nerveux et, en particulier, de l'ÉPILEPSIE, les Laboratoires Laleuf, à Orléans, en adressent gratuitement un flacon d'essai à toute personne se recommandant de ce journal.

30 A 50 0/0
d'ECONOMIE GARANTIE

Dans tous Foyers

Sur tous Charbons

ECO-NOMIS-2 LE CHARBON

LA BOITE
100 kg de charbon
1 fr

LE CALORIGÈNE
4, Rue Drouot 4, Paris (9e)
Tel: BL. GERE 37-60

ENVOI par poste sur demande contre 1 fr. 15
d-mande des Con-tes-sonaires pour la Propri-5

PAU Villégiature de repos
Climat sédatif doux



La documentation sur la guerre, la plus complète, la plus exacte, est fournie par la collection d'« Excelsior ».
Demander conditions spéciales à nos bureaux

Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT.

Imprimerie 19, rue Cadet, Paris. — Volmard.

Police Parisienne

124, Rue de Rivoli. D'EMBERT, ancien fonctionnaire au
Cabinet du Préfet de Police. Recherches, Renseign^{ment} Confid^{entiel}, Enquêtes av. Mariage, Divorce,
et Constat. Successions. Vols. Surveillance. Filatures, etc. Révolutions, France-Etranger. Discr. absolue

SAUVEZ vos CHEVEUX Par le

En vente dans le Monde entier
F. VIBERT, Fabricant, LYON Produit Français

**DEPURATIF BLEU**

aux Sucs de plantes. Purifie et rajeunit le sang, guérit constipation, eczéma, nettoie le foie, l'estomac, les reins, les bronches, dissout l'acide urique et chasse le rhumatisme. Merveilleux contre les maladies de la femme et les troubles nerveux. 2.50: franco, 3.50. Cure 4 flac., 10 francs éco. Ecrire : BRELAND, pharmacien, 31, rue Antoinette, Lyon.

(ANTICOR BRELAND enlève les cors. 1.10, éco 1.20)

TOUX BRONCHITES PASTILLES CATARRHES GORGE

BRACHAT

**PILES, BOITIERS, AMPOULES**

L. WEIL, 94, rue Lafayette, Paris.
Catalogue franco
VENTE EN GROS. — AGENTS DEMANDÉS

MAISON FONDÉE EN 1817

LA COUR BATAVE

LA PLUS IMPORTANTE SPÉCIALITÉ DE BLANC

Actuellement

BLANC

Catalogue franco sur demande

41-43-45-47, Boulevard Sébastopol, PARIS

la Blédine
JACQUEMAIRE
farine délicate

est

L'ALIMENT FRANÇAIS
des Enfants
des Surmenés, des Vieillards,
des Convalescents et de ceux qui souffrent
de l'estomac ou de l'intestin.

ADMISE DANS LES HÔPITAUX MILITAIRES
EN VENTE DANS
Pharmacies, Herboristeries, bonnes Epiceries.

DEMANDEZ UN ÉCHANTILLON GRATUIT aux
Établissements JACQUEMAIRE, Villefranche (Rhône)



du Docteur CHALK
Poudre de Riz LIQUIDE
ABSORBE LES TACHES DE ROUSSEUR
avec la même facilité que l'éponge absorbe une goutte d'eau.
Flacons à 2, 3.50 et 6 fr. Ph^{armacie} DETCHEPARE, à Biarritz.
L. FERET, 37, Faubourg Poissonnière, Paris.
VENTE dans toutes Pharmacies, Parfumeries et Grands Magasins.

BOUCHON-TOUPET-ABSORBATEUR ÉCONOMIE 50 0/0
"La Marguerite des Tranchées"
ET SON GILLET À FEU PLUS DE CULOTS PLUS DE NICOT
Dans tous Bureaux de Tabac. - 20 c. le cahier
J. CHAUVE, dépositaire, 15, rue Parrot, Paris

SPÉCIALEMENT CRÉÉES
POUR LES ENVOIS SUR LE FRONT

petites boîtes picnic
Amieux frères

495 GRAM.
250 GRAM.

PÂTÉS, GALANTINES
& TOUTES VIANDES FROIDES

Maladies de la Femme

Toutes les maladies dont souffre la femme proviennent de la mauvaise circulation du sang. Quand le sang circule bien, tout va bien; les nerfs, l'estomac, le cœur, les reins, la tête, n'étant point congestionnés, ne font point souffrir.

Pour maintenir cette bonne harmonie dans tout l'organisme, il est nécessaire de faire usage, à intervalles réguliers, d'un remède qui agisse à la fois sur le sang, l'estomac et les nerfs. Seule la

JOUVENCE de l'Abbé SOURY

peut remplir ces conditions, parce qu'elle est composée de plantes, sans aucun poison ni produits chimiques, parce qu'elle purifie le sang, rétablit la circulation et décongestionne les organes.



Exiger ce portrait.

Les mères de famille font prendre à leurs fillettes la Jouvence de l'Abbé Soury pour leur assurer une bonne formation.

Les dames en prennent pour éviter les migraines périodiques, s'assurer des époques régulières et sans douleur.

Les malades qui souffrent de **Maladies intérieures, Suites de couches, Pertes blanches, Règles irrégulières, Métrites, Fibromes, Hémorragies, Tumeurs, Cancers**, trouveront la guérison en employant la Jouvence de l'Abbé Soury.

Celles qui craignent les accidents du RETOUR D'ÂGE doivent faire une cure avec la Jouvence de l'Abbé Soury pour aider le sang à se bien placer et éviter les maladies les plus dangereuses.

La Jouvence de l'Abbé Soury, 4 fr. le flacon toutes Pharmacies; 4 fr. 60 franco. 3 flacons 12 fr. expédiés franco gare contre mandat-poste adressé à la Pharmacie Mag. DUMONTIER, à Rouen.

(Notice contenant renseignements gratuits). 289

Avis

AU BON MARCHÉ
PARIS

Maison A. BOUCICAUT

l'Exposition de

BLANCaura lieu **Lundi 5 Février**

Ayuntamiento de Madrid

Le "REGYL" guérit maladies d'ESTOMAC anciennes
Laboratoires FIEVET, 53, r. Réaumur La boîte 5 fr. 50 c. mand.

MARBRERIES GÉNÉRALES

U. GOURDON, Directeur

Magasins et Bureaux à Paris, 33, rue Poussin
Téléphone : AUTBUIL 01-05.

Propriétaires-exploitants des carrières de granit :
De Bleu de Lanheolin (Ille-et-Vilaine), réputé le plus beau granit bleu de France, exempt de défauts et garanti de rouille ;
De granit gris fin de Bretagne à Logonna (ancienne carrière Le Berre) ;
De granit bleu fin de Bretagne à Logonna (ancienne carrière J. Polleu) ;
De granit rouge de La Clarté ;
De granit gris bleu du Tarn ;
De granit de Bourgogne, des Vosges, du Centre ;
De granit noir fin de Bretagne à Hôpital-Comfront (Finistère) (ancienne carrière Metterle), une des plus importantes carrières de France, avec port maritime particulier et exploitation mécanique.

Importation directe de marbres et granits d'Italie, d'Ecosse, de Suède, de Norvège, Labrador, etc.

Exécution mécanique de tous travaux en marbres, granits et pierres dures.

Organisation unique permettant de fournir à des conditions d'exécution et de prix défiant toutes comparaisons.

Références : Plus de 30.000 chapelles et monuments funéraires posés depuis 30 ans.

Envoi franco du catalogue et projets gratuits avec prix rendus franco gare ou tout posé dans toute la France.

Nous disposons encore de main-d'œuvre suffisante pour fournir avantageusement et dans des délais très courts. Mais bientôt les demandes dépasseront partout les moyens de production, et nous devons augmenter considérablement les prix de main-d'œuvre aux ouvriers. Nous recommandons donc à nos clients de presser l'envoi de leurs ordres pour pouvoir bénéficier encore des conditions actuelles.

RENTES VIAGERES TAUX SUPERIEUR

Nues-propriétés, Usufruits. — Renseignements gratuits.
BANQUE MOBILIERE, 5, rue Saint-Augustin, Paris.

AU PRINTEMPS

Lundi 29 Janvier

BLANC

Mise en Vente

A DES PRIX RÉDUITS
de Mouchoirs, Nappes,
Serviettes et tous articles
de lingerie dépareillés ou
défraîchis pendant la
Quinzaine de Blanc. Coupes
et Coupons de Toile et
Blanc de Coton.

OCCASIONS EXCEPTIONNELLES
à tous les comptoirs

Nous rappelons à nos abonnés que toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande d'abonnement et de 50 centimes pour tous frais. Il ne pourra être fait droit qu'aux demandes présentées dans les conditions ci-dessus.

N'oubliez jamais
de mettre dans chacun de vos envois
à nos héroïques soldats
ou à nos malheureux prisonniers

UNE BOÎTE DE VÉRITABLES PASTILLES VALDA

Recommandez-leur
instamment d'en faire usage
toutes les fois qu'ils sont exposés
au Froid, à l'Humidité,
aux Poussières, aux Miasmes,
aux Microbes.

LES PASTILLES VALDA PRÉSERVERONT

leur Gorge, leurs Bronches,
leurs Poumons,
SOIGNERONT
leurs Rhumes, Maux de Gorge,
Bronchites,
et toutes autres Maladies des
Voies Respiratoires.

Ayez bien soin de n'envoyer
que les

PASTILLES VALDA VÉRITABLES

qui SEULES ont EFFICACES
Dans toutes Pharmacies en BOÎTES de 1.50
portant le nom
VALDA.

SAMARITAINE

Lundi 29 Janvier MARDI — MERCREDI PARIS
et Jours suivants

BLANC

Occasions mises en vente aux anciens prix

DRAP coton blanc du Nord, sans couture
ourlets à jours.
Dimensions : 325 x 240 350 x 240

Le drap 10 95 13 95

TAIE D'OREILLER oretonne forte,
feston brodé à la main, intérieur 70 x 70

La taie..... 2 40

TORCHONS coton blanc, sans apprêt,
rayures et encadrement rouges,
grand teint. Dimensions 60 x 40

La douzaine..... 7 85

TABLIER shirt pour femme de chambre,
bavette et bretelles à plis.
jours et feston autour. Le tablier 1 45

LINGE DE TABLE coton blanc,
dessin damier fleuri.
La douzaine de serviettes 6 95

Nappes assorties. Larg. 140. La nappe 1 95

SERVIETTES DE TOILETTE beau
coton blanc, vignettes rouges, frangées.
La douzaine 8 75

SERVIETTES DE TOILETTE
tissu nid d'abeilles, coton blanc,
vignettes rouges frangées. La douzaine 5 95

TOL Irlandaise vert tabac nuance
ivoire. A la Samaritaine 1 15

CHEMISE DE JOUR festonnée,
en shirting, ornée brodée à la main.
A la Samaritaine 2 60

PANTALON pour dames, en shirting,
bonne qualité, jarretière
ornée plus faits à la main, volant
broderie anglaise ou feston main. 2 25

CHEMISE DE NUIT pour dames,
en shirting, ornée plus fins
et bords rayés rouges. A la Samaritaine 4 50

TABLIER-BLOUSE pour dames,
forme très développée, en robe
marine ou noire, bonne qualité.... 3 85

CORSET beau tissu broché
fleurettes, garni broderie,
4 jarretelles. A la Samaritaine 7 90

En coul. écru uni..... 6 90

MOUCHOIRS blancs, batiste sur fil,
jours fantaisie, feston métier
et initiale brodée main.
taille 0-30 carrés. Les 6 mouchoirs pour 3 90

MOUCHOIRS blancs, en batiste d'Ecosse,
ourlets à jours,
initiale brodée main, taille 0-33 carrés.
La douzaine 4 50

CULOTTE Jersey coton noir, blanc
ou couleur..... 1 95

BAS coton noir, molles 12 lignes... 1 10

SHIRTING DES VOSGES pour lingerie,
bonne qualité, larg. 83 centimètres.
La coupe de 10 mètres 6 45

TOILE DE COTON beau de Rouen,
bonne qualité
pour lingerie, larg. 80 centimètres.
La coupe de 10 mètres 5 95

BATISTE DE COTON des Vosges,
pour lingerie fine. La coupe de 10 mèt. 6 40

GUIPURE FINE blanche ou crème,
bonne qualité,
larg. 60 centimètres... Le mètre 1 65

VITRAGE toile ivoire, riche motif
application linon.
hauteur 2-50..... 6 95

CHEMISE pour hommes, shirting fort,
bonne toile, devant uni. 2 45

CHEMISE pour hommes, bon shirting
jolies rayures, devant plis
façon soignée, hors cours..... 2 65

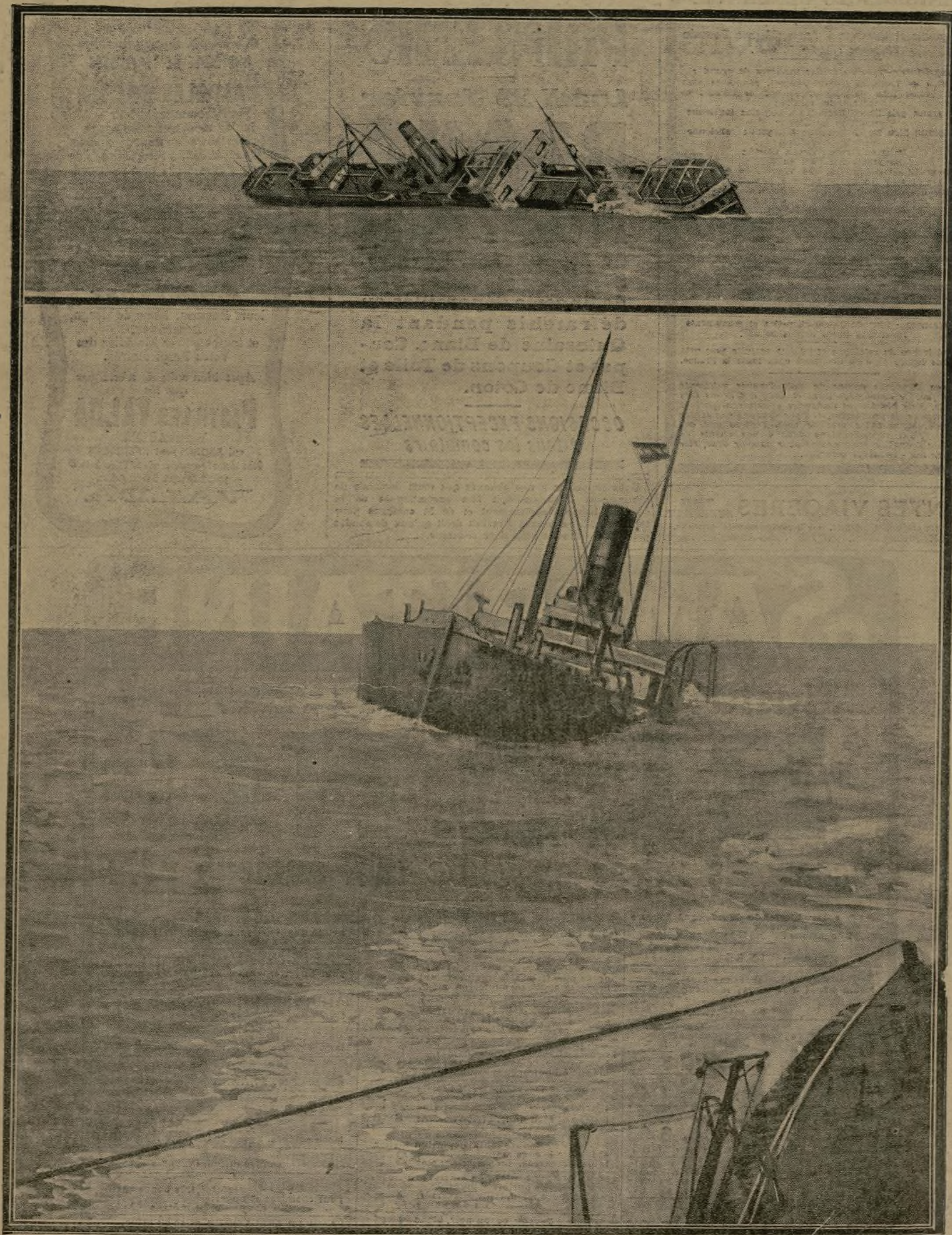
CALEÇON pour hommes, bon shirting
grand teint, jolies rayures 2 25

TENNIS COTON renforcé, très bonne qualité,
pour chemises et lingerie.
La coupe de 10 mètres 6 50

FLANELLE MÉLANGÉE grise ou beige,
pour chemises et
gilets de santé. Par coupes de 3 à 1 75

ALIMENTATION POUR NOS SOLDATS 1 ARTICLES DE MENAGE 1 65
VENDUE SANS AUCUN BÉNÉFICE A prendre dans nos Magasins.

NAVIRES MARCHANDS TORPILLÉS DANS LA MER DU NORD



Les officiers des sous-marins allemands qui coulèrent les premiers navires dans la mer d'Irlande, cinématographiaient l'agonie de leurs victimes. Ceux-ci se sont contentés de photographier les navires qu'ils envoyèrent par le fond après l'embarquement des équipages dans les chaloupes. Reproduites en cartes postales, ces vues ont obtenu en Allemagne, le succès que leurs auteurs en attendaient. Ces navires étaient neutres. Sur la seconde photo on voit l'avant du sous-marin.